Commentaires sur la restauration

Au cours des derniers mois, j'ai discuté avec de nombreux chercheurs présents à la visite spéciale, sur invitation uniquement, du Suaire récemment restauré à Turin, le vendredi 20 septembre 2002. Leurs opinions sur la restauration et ses résultats étaient très diverses. Certains saluent l'effort fourni et estiment que la restauration a été réalisée avec le plus grand soin, et que les matériaux retirés ont été correctement documentés et archivés afin de pouvoir être utilisés pour de futurs tests. D'autres estiment qu'une quantité considérable de matériel a été perdue ou contaminée et que les futurs tests seraient gravement impactés par l'intervention. Certains pensent même que certains tests pourraient *ne jamais* pouvoir être réalisés. Des inquiétudes ont été exprimées concernant les techniques utilisées lors de la restauration, notamment une possible contamination de l'ADN et une surexposition aux ultraviolets. Certains sont très préoccupés par la modification confirmée des proportions de l'image et par la modification apparente du contraste. Cependant, la critique la plus fréquente reste l'absence de consultation de la communauté scientifique internationale avant le début de la restauration.

C'est peut-être le moment opportun pour réitérer ce que j'ai écrit en août lorsque j'ai annoncé pour la première fois la restauration sur la page **d'actualités du site Web de dernière minute de 2002** :

« …nous devons nous rappeler que le travail est accompli et irréversible. Et aucun débat ni aucune récrimination ne pourront changer cela. Pour le meilleur ou pour le pire, le travail est accompli et nous devrons tous en subir les conséquences. »

Le débat en cours pourrait peut-être se concentrer de manière constructive sur des recommandations utiles à l'avenir pour garantir que les meilleures pratiques scientifiques et de conservation soient appliquées au Suaire. Comme me l'a confié le Dr Alan Adler lors d'une conversation téléphonique juste avant sa mort prématurée : « …nous ne conservons pas seulement un tissu, mais une image sur un tissu. Tant que les deux ne seront pas parfaitement compris, aucune ne pourra être conservée correctement. »

J'ai créé cette page afin de permettre aux internautes d'accéder à toutes ces opinions. J'espère qu'elle servira de forum où les experts pourront présenter par écrit des déclarations concises présentant les fondements scientifiques de leurs

opinions, et où vous, visiteur, pourrez obtenir les informations nécessaires pour prendre vos propres décisions.

Barrie Schwortz

Les commentaires sont classés sur cette page par ordre alphabétique du nom de l'auteur. Cliquez simplement sur les liens ci-dessous pour accéder directement aux commentaires de l'auteur concerné. **Les opinions exprimées ici n'engagent que leurs auteurs. Leur publication sur cette page est purement informative et ne constitue en aucun cas une approbation de la part de l'éditeur de ce site.**

Français Le révérend Albert « Kim » Dreisbach, Jr. - Prêtre épiscopal et historien du Suaire
Prof. Giulio Fanti - Professeur de génie mécanique
Paul Maloney - Archéologue
Emanuela et Maurizio Marinelli - Chercheurs, éducateurs et auteurs du Suaire
Joseph G. Marino et M. Sue Benford - Chercheurs du Suaire
William Meacham - Archéologue
Kevin E. Moran - Ingénieur optique à la retraite
Serge N. Mouraviev - Chercheur du Suaire
Raymond Rogers - Chimiste à la retraite et ancien membre de l'équipe STURP
Prof. Daniel Scavone - Professeur émérite d'histoire
Bryan Walsh - Expert statistique et chercheur du Suaire
Prof. Alan D. Whanger - Professeur émérite de psychiatrie
Ian Wilson - Auteur et historien
Frederick T. Zugibe, MD, Ph.D. - Médecin légiste et professeur de pathologie

Pétition au pape Jean-Paul II

Directives pour la soumission des commentaires

Turin : hier et aujourd'hui
Le révérend Albert « Kim » Dreisbach, Jr.

Le chanteur américain Bob Dylan a chanté un jour « Les temps changent », et cette vérité est particulièrement manifeste dans la politique de Turin concernant la récente « intervention/restauration » du Saint Suaire. En 1978, une approche internationale et œcuménique reposait sur le fait que le défunt roi Humbert – bien que propriétaire légal – était le « gardien » du Suaire. Aujourd'hui, le Pontife, et tous ses successeurs, sont les « propriétaires » de ce linceul sacré, et l'archevêque de Turin en est le « gardien désigné ». Cependant, au cours de cette transition,

Turin a en réalité assumé le contrôle exclusif de qui aura accès à ce linceul, de quoi et par qui les futurs tests seront effectués. Personnellement, je pense que cette politique est malavisée et dangereuse.

En 1978, régnait un formidable esprit de coopération, tant internationale qu'œcuménique. Ces deux liens ont été sérieusement affaiblis par les récents événements de Turin. Alors que le Père Peter M. Rinaldi, SDB – le plus grand ambassadeur du Saint Suaire auprès des communautés œcuméniques et internationales – et même ancien enfant de chœur à la cathédrale Saint-Jean-Baptiste de Turin – cherchait autrefois à inclure « toutes les catégories et conditions d'hommes et de femmes » dans la quête d'une plus grande connaissance sindonologique, la récente politique de Turin laisse trop de ceux qui ont consacré de nombreuses années de leur vie à cette étude « frapper à la porte fermée » de l'accès à ce linge sacré.

Dans les années 1970, des universitaires de diverses confessions se sont intéressés à l'étude du Suaire. Des spécialistes du Nouveau Testament de la troisième génération, comme feu l'évêque anglican John A.T. Robinson, ont été convaincus de son authenticité probable, ont publié leurs convictions et ont même été invités à participer à la messe finale suivant l'Exposition de 1978 par l'archevêque de l'époque, Anastasio Ballestrero. Rien qu'aux États-Unis, des membres du clergé épiscopalien, luthérien, presbytérien et baptiste ont écrit sur la valeur du Suaire dans leur propre foi et sur la manière dont il « suscite le doute chez les sceptiques », ce qui a finalement conduit ce groupe à croire en Jésus comme Seigneur et Sauveur.

Et est-ce un hasard si de plus en plus de membres de la communauté protestante mondiale commencent à apprécier la véritable signification du Saint Suaire ? Même des télévangélistes charismatiques, dont le public pentecôtiste est nombreux, ont consacré des émissions d'une heure au « Suaire du Mystère ». Plus étonnant encore, l'animateur de cette dernière émission s'engage activement à collecter des fonds pour la restauration de la chapelle Guarini, dévastée par l'incendie de 1997.

L'espoir d'une participation et d'une coopération internationales continues a été ravivé en mars 2000 lorsqu'un groupe restreint de quarante-deux (42) experts représentant neuf (9) pays a été invité à Turin pour planifier l'avenir. Une analyse des participants à l'« intervention/restauration » de 2002 révèle qu'il y avait trente-quatre (34) participants, dont trente-trois Italiens et un Luthérien suisse. Plus inquiétant encore est le fait qu'aucun des experts non italiens réunis en 2000, à l'exception de Mechthild Flury-Lemberg, n'a été consulté ni informé de cette « intervention/restauration » avant qu'elle ne soit déjà un fait accompli. On peut regretter que l'orgueil de Turin ait été à ce point menacé par les réalisations de l'équipe STURP en 1978 que le groupe des enquêteurs actuels se soit limité à ses « favoris », mais il s'agit certainement d'une préoccupation et d'une conclusion déjà exprimées par de nombreux membres de la communauté internationale. Plus

inquiétant encore est le fait que certaines des procédures menées récemment aient été initialement soumises par d'autres scientifiques dans des propositions demandées par les autorités turinoises - des scientifiques internationaux qui n'ont été ni consultés ni inclus dans ces enquêtes « secrètes ».

Apprenant qu'il y avait beaucoup d'inquiétudes négatives parmi la communauté internationale du Suaire qui avait été totalement exclue et tenue dans l'ignorance au sujet de la « restauration », Turin a diplomatiquement invité quelques élus - dont certains n'avaient pas été présents au conclave de mars 2000 - à un conclave spécial et à l'exposition du tissu modifié et à la conférence de presse qui a suivi le samedi 21 septembre 2002. En raison de leur amour et de leur véritable préoccupation pour le Suaire, ce groupe a même payé ses propres frais pour assister à ces événements.

J'ai depuis été informé que la majorité de ce groupe souhaitait éviter d'embarrasser l'Église, déjà confrontée à suffisamment de problèmes avec la surveillance de la presse internationale. Cependant, nombre de ceux présents ce week-end de septembre estiment que Turin ne peut et ne doit pas être la seule autorité responsable de l'accès au Saint Suaire et de la détermination des futurs tests. Il est dans l'intérêt du Saint Suaire lui-même et des relations de l'Église catholique romaine avec les communautés internationales et œcuméniques qui le vénèrent également. Depuis sa découverte initiale dans le Tombeau vide, le matin de Pâques, le Suaire a été conservé par les branches orthodoxe et catholique romaine de la foi. Grâce à la gestion fidèle de ces deux branches de la chrétienté, la communauté protestante peut désormais elle aussi apprécier ce linceul sacré. Mais en vérité, il n'appartient à aucune confession - peut-être même pas au christianisme - car en réalité, il s'agit de la « LETTRE D'AMOUR EN LIN » DE DIEU À TOUTE L'HUMANITÉ.

Certes, il existe un point de vue alternatif qui soutient que :

La dure réalité est qu'il existe un noyau dur qui prendra les décisions, à l'exclusion de ceux qui freineraient le « progrès »… Mais la question du style de gestion n'a jamais été une priorité pour l'Église. « Ils » ont l'influence, le pouvoir, le contrôle et l'autorité nécessaires pour agir au mieux de leurs « objectifs secrets ».

Cela semble certainement décrire fidèlement ce qui s'est réellement passé. Cependant, « réalité » est l'un des mots les plus obscènes que je connaisse. Il repose sur « ce qui est » et non sur ce qui « pourrait » ou « devrait » être. L'Église, dans toute sa splendeur, devrait toujours inciter ses membres à « s'élever plus haut », à s'efforcer d'améliorer « ce qui est » pour atteindre un niveau plus noble de « réalité ». Elle a l'obligation particulière de viser le meilleur lorsque ses actions et ses décisions affectent les autres membres de la famille de la foi qui représentent les communautés internationales et œcuméniques. Pour paraphraser George Bernard Shaw : « Certains voient les choses telles qu'elles sont et se demandent : "Pourquoi ?" D'autres rêvent de choses qui n'ont jamais existé et se demandent :

"Pourquoi pas ?" Au mieux, la politique est « l'art du possible », tandis que l'Église devrait constamment se débattre avec la théorie de Rheinhold Niebuhr : « la pertinence d'un idéal éthique impossible ». Si Jésus n'avait pas remis en question la « réalité » de son époque, il n'y aurait ni Suaire ni Église. »

Haut de la page

Commentaires sur la « Restauration du Linceul » réalisée en juin-juillet 2002 par Giulio Fanti

Je ne souhaite pas critiquer en détail le travail effectué par la Commission pour la conservation du Suaire. Je pense qu'il a été réalisé avec une certaine légèreté, et je me contenterai de souligner deux faits :

-a) L'une des causes de cette intervention était les contraintes excessives induites par la couture des pièces sur le Suaire, mais ces contraintes n'ont pas été mesurées. Par exemple, des fibres optiques à réseaux de Bragg auraient pu constituer un outil de mesure intéressant, cousues dans la toile de lin, et mesurer l'évolution temporelle des contraintes en de nombreux points du Suaire avant, pendant et après les travaux de restauration.

-b) Au cours de la restauration, de nombreuses données nouvelles ont été acquises, dont certaines sous forme numérique (photographies en lumière visible et ultraviolette de la face non visible du Suaire, spectres, etc.). Il est important que chaque scientifique intéressé par le Suaire ait accès à ces données numériques pour réaliser ses études.

Je pense que toute la communauté scientifique impliquée dans les études sur le Suaire doit se tourner vers l'avenir. Deux points semblent désormais importants :

-a) Avant toute action future sur le Suaire, il est nécessaire de constituer une commission élargie d'études sur le Suaire. Le Suaire implique de nombreuses disciplines (telles que la chimie, la physique, l'anthropométrie, les mesures mécaniques, la médecine, la microbiologie, la photographie, etc.) étroitement liées entre elles. Il conviendrait donc de solliciter la réflexion d'un tel groupe international d'experts, représentant chaque discipline. Chaque expert pourrait alors être associé à une future commission qui pourrait être contrôlée par l'Académie pontificale des sciences de Rome.

-b) Les véritables problèmes à résoudre sont au nombre de deux : la préservation du Suaire et la science.

-b1) Certains problèmes ont été résolus, mais beaucoup d'autres ne l'ont pas été. Par exemple, le vieillissement du tissu de lin doit être ralenti afin de maintenir un

contraste suffisant entre l'image du corps et l'arrière-plan. Pour étudier cet effet en détail, une proposition (Atlas du Suaire : **http://www.shroud.it/ATLAS.PDF**) a été soumise aux autorités en 2000.

-b2) De nombreuses questions concernant le Suaire doivent être résolues. Tout d'abord, les scientifiques doivent comprendre comment l'image corporelle s'est formée. Ce n'est qu'après cela qu'une nouvelle datation au radiocarbone d'un échantillon de lin du Suaire, représentatif de l'ensemble du tissu, peut être réalisée.

Si une commission élargie d'experts parvient à gérer les points précédents, je suis convaincu que les recherches futures sur le Suaire conduiront à la fois à la bonne conservation du tissu et à la démonstration de la pleine authenticité du Saint Tissu.

Haut de la page

La nouvelle restauration du Linceul : conservation, histoire ou science ?
Paul C. Maloney

INTRODUCTION

Au cours du siècle dernier, trois axes d'étude ont été consacrés au Suaire : les chercheurs ont exploré son histoire pour tenter d'en savoir plus sur les années manquantes avant 1356, date de sa première apparition à Lirey, en France ; et, juste avant le début du siècle dernier, les photographies de Secundo Pia ont marqué les débuts de la science du Suaire ; plus récemment encore, la conservation a pris une importance croissante, le Suaire ayant été exposé à plat dans un nouveau reliquaire. Ces dernières années, l'étude de ces trois axes s'est développée simultanément.

Cet été, tenue secrète, une opération sur le Suaire de Turin s'est déroulée du 20 juin au 22 juillet, avec pour objectif la dernière initiative en date en faveur de la conservation du linceul. Depuis le printemps 1534, lorsque les Clarisses ont réparé les trous de brûlure et posé une toile de fond hollandaise sur le Linceul, une attention aussi importante et généralisée n'avait jamais été portée. En 1534, la raison était claire : l'incendie du 4 décembre 1532 avait tellement endommagé le linceul, créant des trous encadrant les deux côtés de l'image, que les religieuses furent chargées d'effectuer les réparations nécessaires. Elles ont néanmoins conservé le linceul brûlé dans son intégralité, tout en recouvrant les dégâts de pièces afin de préserver l'intégrité du tissu autour des trous.

Les raisons de l'opération de 2002 sont moins claires : même les matériaux brûlés, préservés par les religieuses en 1534, ont été excisés cet été, après le retrait des trente plaques. Comme elles l'ont souligné dans leurs publications ou dans leurs remarques lors de la conférence du 20 septembre 2002, cela a été fait parce que les brûlures avaient « marché » ou « voyagé ». Cela implique que l'incendie de 1532 progressait encore 470 ans plus tard !

Dans un article publié avant la conférence de septembre, la personne interrogée indiquait que l'approche actuelle relevait de la « conservation » plutôt que de la science. L'implication était que cette opération particulière n'impliquait ni l'étude de l'histoire du Suaire ni une explication scientifique plus approfondie de la nature de l'interrelation entre l'image du Suaire, le tissu et les taches de sang. Il s'agissait d'une pure conservation. Leur argumentation reposait sur la préoccupation exprimée par feu le Dr Alan D. Adler, seul Américain membre du comité de conservation. Il avait en effet exprimé l'avis que les matériaux brûlés devaient être retirés dans le cadre d'une initiative de conservation. Il avait d'ailleurs partagé ce point de vue avec de nombreuses personnes, dont cet observateur.

Avant sa mort, le regretté Dr Adler, scientifique éminent, formé initialement en chimie physique, puis spécialisé dans l'analyse organique et plus particulièrement dans l'étude des porphyrines sanguines, qui ont fait sa renommée, déclarait également : « Nous ne savons pas comment conserver un tissu dont l'image, sur une seule fibre de profondeur, présente des écoulements sanguins correspondant à ceux d'une personne crucifiée. » Pour cette raison, le scientifique Adler insistait sur la nécessité de recherches plus approfondies avant de pouvoir proposer un plan de conservation pertinent. Mais Adler était tout aussi préoccupé par les paramètres historiques du Suaire et, lors de nos conversations privées, il abordait la question de savoir comment intégrer la contribution connue des rois, reines et princesses d'Italie (nombre des pièces ont été cousues par eux), les plis qui pourraient avoir des implications historiques majeures, et même les poussières sur le tissu. Pour Adler, tout ce qui est lié à l'histoire du Suaire était candidat à l'inclusion dans notre quête pour la bonne conservation du Suaire et ce serait grâce à une analyse scientifique approfondie que l'on rassemblerait la base de données sur laquelle nous pourrions proposer la méthode qui permettrait finalement de préserver le tissu et tout ce qu'il contenait.

En tant qu'archéologue et historien, ma formation m'a appris à fonder mes affirmations sur des sources originales. Dans ce cas précis, compte tenu du caractère flou des détails de l'opération, de la difficulté d'obtenir des copies papier des photographies de la « nouvelle vue » du Linceul et de la diffusion encore limitée des données – par exemple, sous la forme d'un court extrait vidéo de 3 minutes et 27 secondes disponible sur le site www.sindone.org –, certains des détails suivants pourraient être erronés et seront probablement révisés à la lumière de nouvelles informations.

. LA NOUVELLE INTERVENTION

Apparemment, la séquence des événements s'est déroulée à peu près comme suit : le Linceul a d'abord été sorti et posé à plat sur une table dans une pièce de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste spécialement réservée à cette fin. Image vers le haut, la première étape consistait à retirer les pièces. Le support en tissu hollandais ne pouvait être retiré avant cette opération. Cette méthode semble judicieuse, car elle

minimisait la manipulation mécanique du Linceul, qui aurait très certainement brisé, abrasé et déplacé le matériau de la brûlure sur le Linceul, ce qui aurait été préjudiciable à l'ensemble. Certes, j'ai très vite craint que cette manipulation mécanique n'ait perturbé la brûlure à un point tel que des éclats noirs auraient été dispersés sur tout le tissu, nécessitant ainsi un nettoyage intensif à l'aspirateur qui aurait détruit une grande partie des traces microscopiques encore présentes avant cette opération. En visionnant la courte vidéo, j'ai été soulagé de constater que le nettoyage à l'aspirateur avait été réalisé à l'aide d'une micropipette. En fait, c'est le Dr Walter C. McCrone qui a initialement suggéré cette approche. Les utilisations ultérieures de l'aspirateur à large ouverture, inutiles et à grande échelle, ont permis d'éliminer des poussières qui, à ma connaissance, n'ont jamais été mises à la disposition des chercheurs ultérieurs pour des études ultérieures.

Après avoir retiré toutes les pièces et aspiré les poussières et les avoir conservées dans quelque 200 minuscules flacons en verre, le Linceul fut retourné, image vers le bas, et la toile de support hollandaise fut retirée. C'était la première fois depuis plus de 450 ans que le dos de la toile était exposé. C'est à ce moment-là que les Italiens introduisirent un appareil de numérisation sophistiqué, monté sur un portique au-dessus de la table, sur des rails permettant de numériser l'intégralité du dos et de la face image de la toile vers un ordinateur. Ils ont toutefois reconnu que la photographie traditionnelle était également utilisée par le studio de Gian Carlo Durante, qui a généreusement renoncé à ses droits d'auteur au profit de l'archidiocèse de Turin.

Je ne suis pas encore certain du déroulement des événements, mais il a été décidé à un moment donné non seulement de découper tout le tissu brûlé, mais aussi, chose incroyable, à l'aide d'une pince à épiler et/ou d'un grattage, de retirer les éclats noircis par le feu qui dépassaient encore du tissu et pénétraient dans les trous de brûlure. Apparemment, cette technique a été appliquée à tous les trous de brûlure, y compris ceux de l'incendie de 1532, ainsi qu'à ceux de ce que j'ai appelé l'incendie « pré-1516/pré-1192 », que certains appellent « trous de tisonnier ».

Évidemment, après cette étape, le Linceul était cousu sur un nouveau support (en réalité, un morceau de lin d'une cinquantaine d'années acheté par le père du Dr Flury-Lemberg). Le Linceul était ensuite retourné et chacun des trous était cousu autour à l'aide d'aiguilles courbes posées sur une surface dure, de sorte que l'aiguille était replacée dans le tissu du Linceul. Cette méthode permettait d'éviter toute manipulation mécanique inutile. J'ai été très encouragé par le choix judicieux de cette approche.

D'après la littérature disponible, des poids de plomb ont été ajoutés au tissu afin de l'étirer et d'éliminer les plis, de sorte que les nouvelles dimensions sont plus longues de 8 centimètres d'un côté et d'environ 4 centimètres de l'autre. Je soupçonne que le vaporisateur à ultrasons a également été utilisé pour introduire de la vapeur afin de faciliter l'élimination de ces plis indésirables, car les poids seuls

n'auraient pas permis d'obtenir ce résultat. Pourtant, le célèbre pli qui traverse la barbe fourchue en biais, et que certains considèrent comme très ancien, remontant peut-être au Ve ou VIe siècle, est toujours visible sur le Linceul. D'autres plis très importants, potentiellement historiques, sont également visibles.

COMMENTAIRES, QUESTIONS ET PRÉOCCUPATIONS

Je déplore la perte du matériel brûlé autrefois protégé par les patchs. Pellicori avait un jour noté qu'il y avait suffisamment de matériel pour réaliser quelque 400 datations au radiocarbone. Mais pour une relique aussi controversée que le Suaire de Turin, dont les résultats doivent être évalués par les croyants comme par les sceptiques, si de futurs tests au radiocarbone devaient être effectués, les personnes chargées de ces tests préféreraient prélever l'échantillon directement dans le tissu. Des « échantillons conservés » ne suffiraient tout simplement pas ! Selon le communiqué public, le matériel prélevé sur le tissu a été préservé et son point d'origine a été enregistré sur le tissu. Mais comment a-t-il été conservé ? Dans des enveloppes en papier ? Dans des sacs en plastique ? Et dans ce dernier cas, quel type de plastique ? Certains plastifiants peuvent « s'infiltrer » dans l'échantillon au radiocarbone et le contaminer, le rendant ainsi inutilisable. N'oubliez pas que l'AMS est probablement l'instrument de choix pour toute datation future, comme ce fut le cas en 1988, et que cette méthode est très sensible à la contamination. Ainsi, si de futurs tests au radiocarbone sont nécessaires, les spécialistes demanderont probablement du matériel frais prélevé directement du Suaire.

Je sais que de nombreux techniciens travaillant sur leur objet détestent porter des gants en latex et rejettent même cavalièrement ces critiques, les jugeant sans fondement. Or, elles ne le sont absolument pas ! L'utilisation de tels gants est importante dans ce cas pour plusieurs raisons. Premièrement, j'ai déjà souligné la sensibilité de la méthode du radiocarbone AMS à la contamination, notamment à la présence de sébum. La vidéo montre clairement qu'aucun gant n'a été utilisé lors de cette opération. Deuxièmement, et c'est encore plus critique, les chercheurs qui ont proposé des tests pour déterminer la nature des taches de sang sur le tissu verront leur travail frustré, obscurci, voire compromis par la présence d'ADN frais sur tout le tissu du Suaire.

J'ai été horrifié d'apprendre qu'après avoir retiré le tissu brûlé, les bords des trous de brûlure avaient été traités à la pince à épiler/gratter. Certains observateurs prétendront toujours que le Suaire n'est guère plus qu'un morceau de lin imprimé sur l'une des icônes les plus significatives de la Passion de Jésus. Et, théoriquement, l'Église elle-même pourrait le laisser tel quel. Mais de nombreux chercheurs affirment que la prépondérance des preuves nous porte à croire qu'il s'agit de plus qu'une icône, mais plutôt du véritable linceul de Jésus. Si ces preuves, souvent subtiles, sont altérées ou effacées par notre propre ignorance, nous avons alors détruit quelque chose d'extrêmement important, une partie de l'ensemble qui aurait dû être préservée. Cette partie de l'opération a clairement et irrémédiablement

détruit des éléments précieux de l'histoire du Suaire dans leur contexte d'origine, ainsi que des éléments importants pour la science. Je peux illustrer cela sur trois points.

1. Juste avant la fin de l'examen du Suaire mené par des scientifiques en 1978, des photographies à la lumière rasante ont été prises. Ces photographies avaient été commandées par Ian Wilson, éminent chercheur et historien du Suaire, et visaient délibérément à vérifier son hypothèse selon laquelle le Suaire aurait pu être conservé dans une sorte de reliquaire permettant d'exposer le visage, et seulement le visage, au public. Il pensait que l'origine de l'image « faite sans main », le Saint Visage, bien connue des sources byzantines, provenait d'une telle présentation. D'ailleurs, ma propre analyse statistique des grains de pollen dans la zone du visage du Suaire de Turin a corroboré cette hypothèse. Il était donc raisonnable de penser qu'une trace des plis pouvait être trouvée sur le Suaire, ce qui corroborerait cette thèse. En étudiant ultérieurement les plis, le Dr JP Jackson a cru pouvoir démontrer que le Suaire était plié dans l'Antiquité, ce qui concorde au moins avec la théorie de « l'Homme de Douleur ». Ces types d'arguments, ainsi que de nombreux autres – bien qu'ils ne le prouvent pas – vont dans le sens de l'authenticité du Suaire car ils sont antérieurs à la datation au radiocarbone.

La ligne de pliage « C », telle que conservée sur la radiographie, indique clairement que le pli s'étendait d'un côté du trou de brûlure de 1532 à l'autre, où il se rétracte de l'autre côté. Ceci est important. Cela signifie que ce pli est antérieur à 1532. Il est donc peu probable qu'il ait été causé par le stockage dans des reliquaires plus récents, mais il remonte plus loin dans l'histoire. Malheureusement, toute trace de ce pli dans les bords de la brûlure a été excisée et grattée ! Sans les radiographies, nous n'en aurions aucune preuve tangible.

2. On ne peut pas en dire autant des trous de brûlure antérieurs à 1516/1192, appelés « trous de tisonnier » ou, comme d'autres, des trous en « L ». L'opération actuelle de conservation du Linceul a-t-elle détruit des sources scientifiques précieuses qui auraient pu servir à tester les résultats du radiocarbone ? En 1978, à l'aide du macroscope Wild M-400, Ray Rogers a examiné attentivement le périmètre de certains de ces trous et a noté pour mémoire qu'ils ressemblaient à de la « poix ». J'ai clarifié ce point avec Rogers il y a quelques années. Il m'a expliqué que son terme « poix » désignait la sève de pin ou un produit d'origine balsamique. Le père A.-M. Dubarle avait initialement émis l'hypothèse que ces trous avaient été créés lors d'un événement liturgique : un prêtre, balançant un encensoir au-dessus du Linceul, avait accidentellement laissé tomber des charbons ardents contenant de l'encens. Nous savons, grâce au Codex Pray hongrois, que ces trous existaient sur le tissu du Linceul plus de 60 ans avant la première fourchette de datation au radiocarbone : 1260-1390 apr. J.-C. Cela signifie que nous aurions pu utiliser la datation au radiocarbone AMS pour vérifier les résultats de la datation de 1988. Or, bien que les preuves de cette poix soient disponibles à la fois sur des photomicrographies et sur les bandes adhésives Frei prises en 1978, ainsi que sur

les radiographies prises par Bill Mottern et son équipe, si la poix a maintenant été grattée du Linceul et aspirée, elle a, à toutes fins utiles, disparu. Elle ne peut plus avoir la capacité, pour une évaluation scientifique, de remplir les mêmes fonctions qu'en conservant son contexte. Même les tests chimiques du matériau – désormais mélangé à des tessons de brûlure – pourraient être d'une valeur considérablement moindre et bien plus difficiles à utiliser pour extraire des informations cruciales – que cette « poix » soit liée ou non à la sève de pin ou à un type d'encens !

Ceci nous amène à l'aspiration des poussières de chaque zone du Linceul, et soulève la question de la manière dont ces particules ont été éliminées. Où se trouve le réceptacle de l'aspirateur qui reçoit les particules de poussière ? Est-il situé à l'extrémité du tuyau côté buse (comme sur l'illustration McCrone) ou à l'autre extrémité, à l'intérieur de l'unité alimentant l'aspirateur ? La réponse à cette question est cruciale : si le réceptacle est situé à l'intérieur de l'unité motrice, les particules de poussière parcourent toute la longueur du tuyau avant de terminer leur trajet et chaque collecte suivante est contaminée par chaque groupe de matériaux collectés avant elle. Néanmoins, comme je l'ai déjà mentionné dans mon analyse des matériaux potentiels d'échantillons de radiocarbone extraits des 1532 trous de combustion, ces matériaux ont déjà été compromis.

3. Il y a quelques années, Bill Meacham a comparé certaines parties de l'étude du Suaire de Turin à des fouilles archéologiques. La réaction d'au moins une haute autorité a été vive et cinglante. Il s'agissait clairement d'une fouille archéologique et il a rejeté cette idée comme totalement répugnante. L'analogie du professeur Meacham était cependant très juste, car l'une des caractéristiques d'un site archéologique est souvent sa stratigraphie. Entre mars 1986 et l'été 1993, j'ai procédé à un examen approfondi des particules de poussière sur les bandes adhésives prises par le Dr Max Frei, feu criminologue suisse et ancien chef du laboratoire de la police de Zurich. Le soir du samedi 27 novembre 1987, j'ai rencontré le professeur G. Riggi di Numana qui a examiné 163 diapositives photographiques, chacune représentant un seul grain de pollen, prises sur bande adhésive 4 B/d. J'étais très intéressé par les caractéristiques des « grains de pollen à enrobage minéral » du professeur Riggi. Il les avait prélevées du côté non-image du Suaire en 1978. Il les a examinées et m'a dit qu'aucune ne présentait les caractéristiques typiques de ses grains minéralisés. Je lui ai demandé quel pourcentage de ses échantillons de poussière présentait un enrobage minéral et j'ai été stupéfait d'apprendre que ce chiffre avoisinait les 50 % ! En 1985, j'avais déjà examiné trois bandes de STURP et mon observation, confirmée par le Dr Adler, était que le répertoire particulaire, la distribution et le comptage statistique des particules sur les bandes de STURP se comparaient favorablement à ceux du « corps » des bandes de Frei, mais que les « fils » de ces dernières étaient plus chargés en particules. Jackson a déclaré plus tard avoir vu Frei appuyer fortement du pouce sur le tissu du Suaire. J'ai alors compris que les bandes de STURP représentaient en grande partie les particules provenant des couronnes des fils, que les fils des bandes de Frei représentaient les particules provenant des interstices du

tissu, et que la poussière collectée par Riggi représentait les particules provenant de l'envers du Suaire. L'analogie classique d'une fouille archéologique, la stratigraphie des particules sur ce tissu, est désormais perdue dans le fouillis et la confusion des poussières mélangées aspirées.

Pourquoi est-ce crucial ? Car, encore une fois, cela touche à la question de l'authenticité du Linceul comme tissu funéraire et à la manière dont les historiens et les scientifiques tentent de prouver à un public sceptique la solidité de leurs arguments. Aucun archéologue ne mélangerait des couches stratigraphiques lors de ses fouilles, et nous ne devrions pas non plus espérer établir une preuve certifiable de la présence de pollen sur des matériaux mixtes. Or, les grains de pollen enrobés de minéraux sont d'une importance capitale : s'ils n'ont été trouvés que du côté sans image, et si le Linceul avait servi de tissu funéraire, leur présence du côté sans image signifie qu'ils ont probablement acquis leur enrobage minéral du calcaire humide du banc funéraire lui-même. Oui, il est probable que des grains de pollen enrobés de minéraux existent dans les poussières extraites, et en nettoyant cette couche minérale, nous pourrions avoir un moyen de démontrer l'environnement géographique d'origine de la sépulture de l'Homme du Linceul. Cependant, les poussières aspirées, désormais mélangées, ne font qu'obscurcir la science.

L'un des aspects positifs de cette initiative de conservation réside peut-être dans le retrait du tissu de support hollandais. Lorsque le défunt roi Umberto II était propriétaire du Suaire, l'équipe de 1978 fut autorisée à retirer le tissu de support. Mais après discussion des avantages et des inconvénients, elle décida de ne pas le faire. À Paris, à l'automne 1989, le Dr John Jackson rendit publique sa thèse selon laquelle, si le tissu s'était affaissé à travers le corps, des traces d'imagerie pourraient être trouvées au dos ou sur la face non imagée du tissu. Curieusement, lorsque le tissu de support fut retiré, des traces d'une sorte d'« image » apparurent derrière le visage – mais seulement le visage. Se pose alors la question : quelle est la nature de cette « image » au dos du tissu ? C'était une occasion en or de prélever des fibres microscopiques pour les analyser et d'utiliser une aiguille en tungstène pour séparer les fils et leurs fibres afin d'inspecter l'espace entre l'endroit du tissu, où la définition du visage est élevée, et l'envers, où cette définition a pratiquement disparu. Certes, ils l'ont scanné, mais s'ils ont cousu le tissu de support sur la face non imprimée du Suaire sans même prélever des échantillons de fibres microscopiques et procéder à cet examen très bref et non invasif à l'aiguille, beaucoup de possibilités ont été perdues. D'après la littérature disponible, des échantillons de ruban adhésif et des échantillons sous vide ont été prélevés au point de prélèvement. J'espère sincèrement que l'envers du visage en fait partie. Il est impensable que dans les années à venir, le nouveau tissu de support soit à nouveau retiré pour cette raison.

D'autres questions subsistent. En étudiant le contraste entre le nouveau tissu de support et le Linceul, j'ai constaté que le tissu de support est considérablement plus blanc. Est-ce simplement dû au fait que le tissu est moins vieilli ? D'autre part, les

fabricants modernes ajoutent souvent des agents de blanchiment à leurs textiles lors de la fabrication. Le lin, sauf s'il est blanchi, est généralement d'une couleur plus foncée.

Une autre préoccupation concerne le fait que les travaux ont duré environ un mois. Si l'extrait vidéo est représentatif de l'environnement de travail de ce mois, il suggère que des lumières étaient allumées en permanence, au-dessus et à proximité de l'œuvre. De quel type d'éclairage s'agissait-il ? Des filtres UV ont-ils été utilisés pour protéger la toile du Suaire ? Les restaurateurs savent que les UV ont un effet résiduel sur la toile, qui continue de fonctionner longtemps après l'extinction des lumières. Les observateurs qui ont vu le Suaire après la récente intervention le disent plus sombre ou plus décoloré. La STURP insiste depuis longtemps sur le fait que la seule différence entre l'image et la toile de fond réside dans le fait que l'image est constituée de cellulose oxydée déshydratée. Autrement dit, la zone de l'image est plus sèche que la zone de fond. Mais si le séchage de la zone de fond est accéléré, l'image et le fond se confondraient et l'image ne serait plus visible. La chaleur à elle seule peut jouer un rôle important. Imaginons-nous un mois d'exposition de cette nature ?

UN PUZZLE

Lorsqu'on observe le visage de l'Homme du Linceul, il constitue sans doute l'élément le plus marquant de l'image. Il a été décrit par les observateurs comme majestueux, marqué par les marques de la Passion, mais serein dans le repos de la mort et remarquablement détaillé. De fait, sur les photographies, à commencer par celle de Secundo Pia et plus clairement encore dans l'œuvre orthochromatique magistrale de Giuseppe Enrie, le visage ressort dans toute sa magnificence. Les détails sont visibles dans le ruisseau de sang en forme d'epsilon sur le front et qui coule de chaque côté sur les cheveux (dont le Dr GR Lavoie a brillamment déduit qu'il provenait en fait du visage). Pellicori a examiné la barbe et a déterminé qu'il y avait des traces de sang dans cette zone et, vraisemblablement, aussi dans la moustache. Des spécialistes médicaux ont noté qu'une des joues était enflée, compatible avec un coup porté dessus, et que le nez semble également avoir été frappé. En bref, le visage était probablement couvert de sang provenant des blessures causées par la couronne d'épines sur la tête et des coups portés à ses traits. Alors qu'un des enquêteurs s'apprêtait à prélever des échantillons du visage en 1978, il en a été rapidement empêché. Et c'est compréhensible ! On a estimé que cette majesté ne devait en aucun cas être altérée. Je suis d'accord !

À l'été 1988, on m'a donné des informations sur ce visage qui m'ont stupéfié et perturbé. Elles provenaient d'une source absolument irréprochable et de première main. Il semble qu'après une exposition privée au début des années 1980, alors que le Suaire était encore enroulé pour être rangé dans le cercueil d'argent, et qu'il fut déroulé pour le prélèvement de l'échantillon au radiocarbone plus tôt dans l'année,

on ait découvert avec consternation trois rides récentes sur le visage ! On m'a demandé sans détour si je savais comment les effacer.

Pourtant, lorsque j'ai examiné les nouvelles photographies issues de l'intervention de cet été, je n'ai constaté aucune trace de ces rides. La fameuse ride diagonale sur la barbe, comme déjà mentionné, est toujours présente. Mais aucune trace de ces trois nouvelles rides ne semble apparente. Comment ont-elles été effacées ?

Dans la liste des équipements fournis par l'archidiocèse de Turin figure un appareil appelé « vaporisateur à ultrasons ». Comment l'utilisait-on ? Était-il utilisé sur le visage ? Je pose cette question car la comparaison du visage de face, avec tous ses détails saisissants, correspond à une « image » (?) dont les détails sont généralement perdus et « flou » et qui apparaît au dos du tissu. Les plis ont-ils été éliminés à la vapeur ? Il n'y a aucune trace d'image ailleurs au dos du tissu. Pourquoi y a-t-il des traces d'empreintes mal définies à cet endroit précis ? Si du sang a imprégné le tissu sur tout le visage – et mon étude me suggère que partout où l'on voit une « image » au dos, elle pourrait en fait coïncider avec une trace de sang sur le côté image du tissu. Si de la vapeur a été utilisée pour éliminer les plis – que ce soit lors des travaux de cet été ou plus tôt – cette opération a-t-elle provoqué cette étrange pénétration dans cette zone singulière ? Ou bien s'agit-il uniquement de sang ayant pénétré naturellement ici, comme ailleurs sur le linceul, un principe généralement connu depuis les réparations des Clarisses en 1534 et confirmé en 1978 par STURP, tant visuellement que par les précieuses photographies de transmission lumineuse ? Je n'ai pas la réponse à mes questions. Mais la question mérite d'être éclaircie.

Et tant que j'y pense, ces photos de transmission lumineuse seraient difficiles à battre, sauf si de nouvelles photos de ce type avaient été prises avec le support en tissu retiré et un diffuseur séparé. Est-ce que cela a été réalisé lors de l'intervention estivale ? Je n'en ai vu aucune mention.

LA PHILOSOPHIE DE L'EFFORT DE CONSERVATION

Derrière les derniers efforts de conservation du Suaire se cache une philosophie fondamentale qui, à mes yeux, est néfaste non seulement à l'avenir de la recherche sur le Suaire, mais aussi à sa préservation. Je crains que, par les pratiques mêmes appliquées au Suaire, nous ne compromettions sa longévité. Adler m'a souvent rappelé que nous ne pouvons jamais arrêter la détérioration ; nous ne pouvons que la ralentir. Mais l'idée terrible nous vient aussi que nous pourrions l'accélérer involontairement si, ignorant tous les facteurs, nous agissons maintenant, mais que nous nous révélerons plus tard gravement erronés. Quels sont les éléments qui justifient les décisions prises par la commission de conservation ?

Les indices sont apparus très tôt. D'abord, à la fin de l'été, lorsqu'on a déclaré : « Il s'agit d'un effort de conservation, pas de science. » De toute évidence, l'idée était

que conservation et science sont aux antipodes. Mais si Adler était encore en vie aujourd'hui, il insisterait sans tarder sur le fait qu'il est impossible d'avoir une bonne conservation sans science.

Examinons la thèse même qui a poussé la commission de conservation à agir. En 2000, ils ont procédé à une numérisation de l'envers du Linceul. Ils ont inséré des scanners spécialement conçus entre le tissu de support et le Linceul et ont découvert des éclats de brûlure noirs s'accumulant dans les espaces derrière les taches. Pour eux, cela confirmait qu'Adler avait raison (selon leur interprétation) : il fallait agir au plus vite pour sauver le Linceul ! Cependant, si l'attitude scientifique avait prévalu – et c'est résolument l'approche qu'Adler aurait adoptée –, des contrôles auraient été effectués et une série d'expériences en laboratoire aurait été conçue pour tester l'hypothèse selon laquelle les brûlures continuaient de progresser. Un article préliminaire aurait ensuite été rédigé présentant les preuves, puis soumis à des évaluateurs – des pairs – qui auraient évalué et critiqué le travail avant sa publication dans une revue technique où il aurait bénéficié d'une lecture plus large par les experts. Mais Adler – et c'est là, à mon avis, un point crucial où la commission a échoué – aurait poussé son travail de laboratoire un peu plus loin avant de publier ses travaux. Il n'avait ni peur de ses pairs ni honte de ce qu'il ignorait et, lorsqu'il avait tort, il l'admettait et allait de l'avant. Il aurait soumis ses idées et ses découvertes à un chimiste spécialisé dans la cellulose et en aurait discuté avec lui. Malheureusement, durant la dernière année précédant sa mort, il était très malade, mais ne l'admettait pas à la plupart. Une grande partie de ce qu'il aurait pu faire en laboratoire, alors qu'il se sentait bien, est restée lettre morte.

Les chimistes spécialistes de la cellulose ont-ils été impliqués dans le débat sur le « déplacement » ou la « marche » des brûlures ? Comment expliquer les 470 ans d'existence du Suaire, apparemment à l'abri des brûlures, sans exploser ni prendre feu ? Pourquoi ces 470 ans n'ont-ils pas été pris en compte lors des discussions sur cette thèse ? Et quelles preuves démontrent sans l'ombre d'un doute que le feu progressait ? Après tout, on pourrait simplement conclure que tous les roulages, pliages et manipulations mécaniques au fil des ans ont produit cette accumulation de tessons de brûlures brisés. Des spécialistes de la cellulose ont-ils été sollicités pour tester la résistance à la traction de ces fibres ?

Les scientifiques du STURP ont souvent comparé l'image avec les brûlures de 1532. En 1978, Ray Rogers a établi une comparaison intéressante entre l'image et la partie non-image du Suaire : quelque chose avait affaibli les fibres de l'image, rendant plus facile le retrait des bandes du tissu à cet endroit que dans les zones non-image. Les zones brûlées contiennent des versions extrêmes des fibres de l'image affaiblies.

Deuxièmement, un secret absolu a été maintenu non seulement pendant l'opération elle-même, comme il se doit, mais même lors des discussions de la commission. Or, le secret est toujours le glas de l'évaluation par les pairs. Ils s'excluent

mutuellement. C'est là que, à mon avis, la politique employée par la commission représente le plus grand danger pour l'avenir du Suaire. Même si le débat avait évolué dans le sens de la conclusion finalement atteinte par les membres de la commission, s'ils avaient alors soumis leurs réflexions à un plus large éventail de spécialistes, ils auraient rapidement obtenu un retour sur la justesse de leur orientation. Normalement, en science, lorsqu'une question revêt une importance capitale, une discussion approfondie sur cette question fournit des paramètres auxquels les premiers intervenants n'avaient pas pensé.

Je suis convaincu à 99,999 % que cette opération n'aurait pas dû être menée dès le départ, du moins pas pour la raison invoquée par la commission. Et elle n'aurait certainement pas dû être menée avec la rapidité avec laquelle elle l'a fait.

L'AVENIR

Au lieu de respecter ces trois axes, la commission a ignoré l'histoire et la science pour se concentrer uniquement sur la conservation ! Et pas seulement sur la « conservation » au sens large, mais sur un élément singulier : le tissu lui-même ! Mais à ce stade critique, une autre question se pose : qu'est-ce que la conservation du Suaire ? Qu'entendons-nous par ce terme ? Il est désormais clair que ce que cela signifiait pour la commission de conservation est très différent de ce qu'il signifie pour de nombreux chercheurs du monde entier qui n'ont pas participé à sa planification. Adler m'avait souvent posé cette question. Mais, à ma connaissance, personne n'a jamais organisé de table ronde lors de nos congrès avec tous les experts partageant leurs points de vue sur cette question unique, mais cruciale. Suite à cet événement – et s'agissant du Suaire, il est invasif et bouleversant –, nous devons tous réfléchir sérieusement à cette question.

Mais même après avoir défini au sens large la conservation appliquée au Suaire, comment pouvons-nous développer davantage la protection du Suaire dans le cadre de futurs efforts de conservation ou de recherches scientifiques ou historiques ? Je crois que nous devons envisager la création d'un protocole d'étude du Suaire. Cela ne peut se faire qu'au niveau de congrès internationaux et après de nombreuses contributions et analyses de spécialistes de tous les domaines. J'ai recensé plus de 70 sous-disciplines ayant appliqué leurs connaissances et leur expertise au Suaire. Et il est clair que d'autres n'ont pas encore eu leur chance. Les domaines sont vastes et leurs imbrications encore plus complexes. Il faudra des années pour le formuler.

Après avoir élaboré ce que la majorité considère comme un protocole approprié, nous devons soumettre nos efforts au Vatican et au gardien actuel du Suaire afin d'obtenir leur avis. Aucun protocole, aussi bien pensé soit-il, ne sera efficace sans l'implication des autorités ecclésiastiques à un niveau ou un autre. Ce sont elles qui doivent le mettre en place et veiller à son respect. Nous ne pouvons jamais blâmer les responsables de l'Église pour ce qui s'est passé. Ce ne sont pas des scientifiques et nous ne pouvons pas nous attendre à ce qu'ils le soient. Cependant, de nombreux

membres du clergé de l'Église possèdent une formation et une expertise scientifiques, et ces éléments devraient être pris en compte dans le débat. Ce n'est qu'avec des lignes directrices pour notre approche du Suaire que nous pourrons espérer assurer son avenir.

Quant au secret, je crois que c'est là que nous pouvons avoir le beurre et l'argent du beurre. Comme toujours, pour la sécurité du Suaire, nous DEVONS préserver le secret sur le calendrier et les activités concrètes qui y seront menées. Mais en ce qui concerne les étapes de planification, nous DEVONS avoir un espace public où les idées sont librement débattues et où l'évaluation par les pairs, au sens large et scientifique du terme, est possible à chaque étape.

Devons-nous choisir entre la conservation, l'histoire ou la science ? Je soutiens ici que cela nous mènerait sur une voie dangereuse, car un événement d'une importance capitale dans un domaine pourrait avoir des répercussions importantes dans un autre. Cette récente intervention nous met en garde : nous devons élargir et affiner soigneusement notre définition de la « conservation » et garantir que nos perspectives protègent adéquatement la planification future du Suaire. Nous ne pouvons pas présumer qu'en conservant le tissu, et lui seul, tout le reste suivra.

Note de l'auteur : Je tiens à remercier les nombreux contributeurs à ma réflexion : ceux qui m'ont apporté de précieux éléments factuels, ceux qui ont formulé des commentaires et ceux qui ont partagé leurs réflexions sur ce qui s'est passé ces derniers mois, lorsque la presse internationale a commencé à révéler l'opération secrète. J'aurais normalement préféré les identifier ici. Mais j'ai choisi de garder leur anonymat par respect, car de nombreuses questions entourant cette intervention sont extrêmement sensibles.

Haut de la page

Emanuela et Maurizio Marinelli

Concernant la récente intervention sur le Suaire, nous pensons que la délicatesse et le professionnalisme des opératrices, les Dr Mechthild Flury-Lemberg et Irene Tomedi, sont incontestables, mais cela ne signifie pas que de nombreuses informations potentielles sur l'objet n'ont probablement pas été perdues. Un nettoyage impeccable a été réalisé, mais on peut se demander si tel était l'objectif prioritaire.

L'enlèvement des matières carbonisées et des poussières a entraîné la perte de la possibilité de les étudier in situ ; de plus, le mélange de ces matières avec d'autres particules a rendu impossible toute étude distincte. Une inquiétude considérable régnait : « Le processus de carbonisation avait progressé et n'était probablement pas

encore terminé. » Ce sont les mots de Mgr Giuseppe Ghiberti, président de la commission diocésaine du Saint Suaire. Mais l'opportunité de l'intervention, motivée par la crainte d'une progression des parties carbonisées, est tout simplement incroyable. L'inquiétude de voir l'ancien tissu brûlé s'affaiblir davantage, privé du tissu hollandais et des pièces qui le soutenaient, évitant ainsi toute lacération, est légitime.

La variation des dimensions du drap est également inquiétante : l'un des côtés longs a grandi d'environ quatre centimètres et l'autre d'environ huit. Pour tendre les plis, des poids en plomb ont été appliqués et, parmi les instruments utilisés, un vaporisateur à ultrasons est mentionné. La contrainte de la manipulation, effectuée à mains nues par ailleurs, a été aggravée par plus d'un mois d'exposition à la lumière. Dans le film qui documente l'intervention, on peut également voir une lampe à incandescence éclairer le tissu sans que personne ne soit présent. Tous ceux qui ont déjà vu le Suaire le trouvent plus sombre maintenant.

D'un point de vue historique, la perte des plis, qui pourraient témoigner de la manière dont le Linceul était conservé à des époques plus anciennes, est à craindre. La restauration du XVIe siècle elle-même, détruite, était un témoignage historique, aujourd'hui irrémédiablement disparu.

L'intervention a suscité d'importantes perplexités : en réalité, une intervention aussi radicale ne semblait ni nécessaire ni urgente. La décision de procéder à une telle opération a été prise par un groupe très restreint de personnes, sans consultation plus large des scientifiques et des historiens qui s'intéressent à cette relique depuis de nombreuses années. De fait, personne n'avait proposé une intervention de ce type lors des huit conférences internationales tenues ces quatre dernières années (Turin 1998, Richmond 1999, Rio de Janeiro 1999, Turin 2000, Orvieto 2000, Dallas 2001, Paris 2002, Rio de Janeiro 2002). Même celles convoquées par le Centre international de sindonologie de Turin (Turin 1998) et par l'archevêque de Turin (Turin 2000) n'ont pas inclus une telle proposition.

Aucun article justifiant la nécessité d'une telle intervention n'a été publié dans aucune revue, ni scientifique ni grand public. Le fait que la nécessité de mener à bien une telle intervention ait été « fortement soulignée par le regretté professeur Alan Adler, membre de la Commission pour la conservation », comme cela a été communiqué officiellement, contraste avec le fait que cet éminent scientifique n'en ait jamais parlé dans ses travaux scientifiques.

L'opération, menée en secret et par un petit nombre de personnes, a empêché de nombreux autres chercheurs de mener les recherches qu'ils avaient officiellement proposées après les conférences de Turin et d'Orvieto en 2000. Pour des interventions d'une telle ampleur, une consultation préventive plus large et un débat approfondi entre experts seraient nécessaires, afin d'éviter d'éventuels dommages irréparables supplémentaires à cet objet, la relique la plus importante du

christianisme. Il serait donc opportun d'élargir la commission pour la conservation du Saint Suaire. La commission diocésaine pour le Suaire devrait également être élargie et transformée en une commission scientifique internationale pour le Suaire, sous la protection de l'Académie pontificale des sciences.

Il est évident que, pour des raisons pratiques, le Gardien du Saint Suaire a nommé des chercheurs résidant à Turin comme proches collaborateurs, mais chacun d'entre eux aurait dû coordonner une sous-commission à laquelle participeraient tous les experts de la même discipline (une trentaine sont impliqués dans l'étude du Saint Suaire) du monde entier. Le Saint Suaire ne peut être considéré comme une propriété diocésaine de Turin ! Il est évident que les informations concernant le Saint Suaire doivent être rendues publiques officiellement, en temps utile et de manière transparente.

Haut de la page

Joseph G. Marino et M. Sue Benford

Bien que nous n'ayons pas vu le Suaire restauré en personne, il apparaît d'après les photographies que l'image n'est pas aussi claire qu'avant, bien que le degré d'amélioration photographique dans les images pré-restauration et les images post-restauration puisse être un facteur dans cette perception.

Il ressort clairement des commentaires des experts ayant assisté à la restauration que de nombreuses informations historiques et scientifiques importantes ont probablement été perdues, notamment la possibilité d'utiliser des matériaux trouvés sous les pièces pour de nouvelles datations au carbone 14. Compte tenu de l'idée encore largement répandue que le Linceul n'est qu'une contrefaçon médiévale en raison de la datation au carbone 14 de 1988, la manière dont la restauration a été planifiée et exécutée était irresponsable. C'est d'autant plus déconcertant que Ray Rogers, s'appuyant sur les théories d'autres chercheurs, dont le Dr Al Adler, a récemment conclu que la zone d'où provenaient les échantillons de carbone 14 n'était absolument pas représentative du tissu principal.

Un autre aspect de cette question est peut-être négligé : celui du message spirituel du Suaire. Que se passera-t-il si l'image disparaît, comme beaucoup le pensent ? Le Suaire continuera-t-il de captiver notre attention comme aujourd'hui ? Il serait toujours vénéré, mais sans cette image captivante sur le linceul, il perdrait probablement de son attrait. C'est peut-être un signal d'alarme pour nous inciter à nous concentrer sur la signification spirituelle du Suaire plutôt que sur le linceul lui-même. C'est là que se concentrent certaines de nos préoccupations, mais elles seront encore plus intenses à l'avenir.

Haut de la page

Commentaires sur la « Restauration » du Suaire
de William Meacham

Une terrible tragédie s'est abattue sur le Suaire, pire encore que celle de 1532. L'incendie de Chambéry était bien sûr un accident, et la précieuse relique fut héroïquement sauvée des flammes, puis réparée aussi soigneusement que possible et avec beaucoup de révérence par les Clarisses en 1534. Ce qui a été fait au Suaire à l'été 2002 par la Commission de Conservation était sans doute bien intentionné, mais ces intentions ont ouvert la voie au désastre.

En tant qu'archéologue étudiant le Linceul depuis 1980, je le considère comme l'objet le plus fascinant au monde. Mais même si le Linceul n'était qu'une simple relique médiévale sans image, les pièces et le tissu de support cousus en 1534 font partie de son histoire et de son patrimoine, et auraient dû être préservés comme lien visuel avec cet événement.

L'image unique du Suaire demeure un mystère et un défi pour la science. C'est pourquoi cette relique mérite une attention particulière : sa conservation doit être rigoureusement préservée afin que toutes les données qu'elle contient puissent être extraites. Mais puisqu'il est possible que le Suaire soit le véritable linceul du Christ portant son image et son sang, il est primordial que toutes les données qu'il contient soient préservées et préservées de toute perte due à l'ignorance, à une mauvaise manipulation, à un manque de consultation et de planification. Malheureusement, force est de constater que de nombreuses données précieuses ont été perdues lors de cette opération mal conçue.

De plus, de formidables opportunités de recherche scientifique sophistiquée et de datation au radiocarbone ont été inutilement gâchées lors de la « restauration ». Il n'y avait absolument aucune urgence, l'opération était totalement inutile, planifiée et exécutée en secret par un cercle restreint, sans aucune consultation des autres experts du Suaire. Étonnamment, même les quatre experts en textile qui avaient été étroitement impliqués dans le Suaire ces dernières années ont été exclus du processus. J'ai confirmé que Sheila Landi, Jan Cardamone, Franco Testore et Piero Vercelli n'ont pas été consultés sur l'opération et n'étaient pas au courant de son déroulement. Ces deux derniers résident à Turin.

Le postulat sur lequel reposait toute l'opération est faux. Les zones carbonisées et la poussière de carbone ne représentent aucun risque chimique ni aucune interaction pour le tissu, comme en témoigne leur présence sur le tissu depuis 450 ans. Des documents photographiques existent depuis 1898, et des mesures scientifiques détaillées depuis 1978 ; rien ne permet de penser que les zones carbonisées autour

des trous de combustion aient eu un impact sur les zones non carbonisées adjacentes. Ray Rogers, l'un des plus éminents chimistes spécialistes de la pyrolyse au monde, participe à l'étude du Suaire depuis 1978 ; il m'a assuré, au cours de plusieurs conversations, que la matière carbonisée et la poussière de carbone ne présentent AUCUNE menace chimique. Apparemment, la Commission pour la préservation a mal interprété les inquiétudes du regretté Alan Adler concernant la propagation de particules de carbone due à la manipulation, à l'enroulement et au déroulement, ajoutant progressivement une teinte plus sombre au tissu et à l'image. La racine de ce problème a été éliminée lorsqu'il a été décidé en 1997 de conserver le Suaire à plat ; les effets résiduels auraient pu être éliminés par un nettoyage du côté image bien planifié, échantillonné et enregistré.

Consultation évitée

Bien que la Commission ait sincèrement (mais à tort) cru que le Suaire était menacé, la situation a été gérée avec incompétence. Le plus difficile à comprendre est l'absence de consultation et d'évaluation par les pairs. Même si l'urgence était palpable, une large consultation était nécessaire. Comme je l'ai écrit à Karlheinz Dietz, membre de la Commission, même si une nouvelle espèce de bactérie se propageant rapidement et mangeant la cellulose avait été découverte sur le Suaire, une intervention chirurgicale radicale n'aurait pas été justifiée sans la consultation préalable des experts mondiaux en bactériologie et en chimie de la cellulose. Des extraits de cette lettre et d'autres notes sur la « restauration » du Suaire sont disponibles sur ma page web : (Désolé, le lien n'est plus disponible).

Jan Cardamone, chimiste et restauratrice textile, était présente à la conférence de Turin en mars 2000. Elle ignorait tout de ce plan de « conservation ». Aucun autre expert des différents aspects de la recherche sur le Suaire n'en savait rien non plus. Force est de constater que l'opération a été menée de manière imprudente, non scientifique, sans examen par les pairs, sans même un second avis de l'un des quatre experts textiles cités plus haut, qui connaissaient parfaitement le Suaire et avaient participé à l'étude de sa conservation. C'est tout simplement une honte, une honte absolue.

Nombreux sont ceux qui ont assisté à la conférence de mars 2000 organisée par l'archidiocèse de Turin qui ont été particulièrement perplexes et déçus. Cette réunion a défendu les nobles idéaux de coopération internationale, de recherche scientifique approfondie, d'évaluation par les pairs, d'ouverture, de dialogue et d'échange d'idées ; des propositions ou des idées pour de futures recherches, mesures, tests et conservation du Suaire ont été sollicitées, et un processus d'examen des propositions a été défini. Pourtant, ceux-là mêmes qui planifiaient cette mission confuse et tragique de « conservation » et d'embellissement du Suaire ont participé à la conférence pendant trois jours, ont lu des communications et pris part aux discussions, et PAS UNE SEULE FOIS il n'a été fait mention de cette intervention radicale, de cette modification majeure envisagée. Dans une lettre

datée du 3 septembre 2002, signée par neuf participants à la conférence (le texte intégral est disponible sur la page web citée ci-dessus), des questions ont été soulevées : pourquoi l'opération proposée n'a-t-elle pas été mentionnée lors de la conférence ? Pourquoi la coopération et le dialogue internationaux promis n'ont-ils pas eu lieu après la conférence ? Pourquoi la recommandation spécifique de la conférence concernant la conservation n'a-t-elle pas été suivie. La seule réponse à ces questions jusqu'à présent est qu'il est apparu plus tard à la Commission que la « restauration » était nécessaire.

L'absence totale de consultation d'experts et d'évaluation par les pairs des actions proposées est aggravée par un grave conflit d'intérêts qui touche la plupart des membres de la Commission, qui ont non seulement décidé (en secret) que les travaux étaient nécessaires, mais se sont ensuite autorisés à les mener (toujours en secret). L'accès au Suaire pour des observations et des recherches directes est un atout précieux ; la « restauration » du Suaire est une tâche importante et historique. Ceux qui exercent ces fonctions acquièrent ainsi un statut et une importance considérables. Il est clair qu'ils ne devraient pas être les mêmes que ceux qui décident de la nécessité des travaux. La dernière liste publiée des membres de la Commission montre que la plupart d'entre eux ont été directement impliqués dans l'opération.

Le 20 septembre, après la réunion privée et l'exposition du Saint Suaire organisées par le cardinal Poletto et ses conseillers, j'ai tenté de lui expliquer la tragédie de ce qui s'était passé, par une simple analogie. S'il souffrait d'une légère infection au pied, qu'il consultait un médecin et qu'on lui annonçait qu'il fallait l'amputer, que ferait-il ? Il parut perplexe en entendant cela, et l'un de ses conseillers intervint : « Mais nous n'avons rien amputé. » J'ai dit à Poletto : « Je sais ce que vous feriez. Vous iriez directement consulter un autre médecin pour un deuxième avis. » Cet échange fut rapporté lors de la conférence de presse officielle du lendemain, son conseiller faisant remarquer que cela ressemblait davantage à un traitement médicamenteux.

Conservation violée

Les pièces et le support en tissu n'auraient pas dû être retirés. Les ajouts ou réparations anciens apportés à un objet font partie intégrante de l'objet à préserver, sauf 1) s'ils le menacent sérieusement, ou 2) s'ils nuisent gravement à l'appréciation de l'original. Les restaurateurs ne s'accorderaient pas sur ce point. Il serait bien imprudent de vouloir effacer des graffitis médiévaux d'un temple romain au nom de la propreté ou de la restauration.

De plus, si une consultation, même minimale, avait été menée, le cardinal et la Commission auraient appris que les procédures radicales et invasives employées lors de cette « restauration » sont très rarement mises en œuvre par les conservateurs archéologiques, et seulement lorsqu'il existe un danger clair et

incontestable pour l'objet lui-même. Dans un article consacré aux méthodes modernes de conservation des textiles relatifs aux « objets d'émerveillement », deux éminents conservateurs américains (Orlofsky et Trupin, 1993, dans le Journal of the American Institute of Conservation) écrivaient :

Comme l'illustre le Suaire de Turin, l'admiration joue probablement le rôle le plus important pour les objets religieux et les reliquaires… L'admiration limite considérablement les options du restaurateur ; c'est le plus grand frein à ses choix. Parfois, des textiles religieux, comme la tunique d'un saint, sont considérés comme si précieux que leur poussière n'est pas perçue comme un détritus, mais comme un trésor. Il semble donc que plus les restaurateurs contemplent l'objet textile avec admiration, plus ils sont susceptibles de préserver chaque tache, fil et particule de saleté historique. Dans de tels cas, tous les intéressés rechignent instinctivement à un traitement intrusif, car ils comprennent que toute action peut nuire à la signification future de l'objet.… La plupart des restaurateurs de textiles n'envisagent désormais que la conservation préventive, sous la forme de supports passifs, développés dans des styles créatifs variés, et de rangements améliorés pour les pièces archéologiques et ethnographiques. Il est difficile pour le restaurateur de textiles de justifier des coutures élaborées sur ces pièces, sans parler d'y intégrer des travaux de restauration.… Un traitement invasif n'est plus considéré comme approprié pour les textiles d'une importance unique.… Il est universellement reconnu qu'un traitement trop ambitieux peut porter préjudice à la signification artistique ou culturelle. ... La course à la distance entre la conservation et la restauration est devenue une caractéristique forte de notre domaine des années 1960 jusqu'au milieu des années 1990.

(Note de l'éditeur : La citation ci-dessus est tirée du JAIC (Journal of the American Institute of Conservation, 1993, Volume 32, Numéro 2, Article 2, pp. 109 à 118). Vous pouvez utiliser le lien suivant pour lire l'article complet en ligne : **« Le rôle de la connaissance dans la détermination des options de traitement du restaurateur de textiles »**).

La « restauration » du Suaire était donc clairement en contradiction avec les pratiques modernes de conservation. J'insiste sur le fait que le mot « restauration » est entre guillemets, car il ne s'agissait pas non plus d'une véritable restauration, mais d'une série de modifications et d'opérations de nettoyage radicales et invasives, soit à des fins esthétiques, soit à des fins de conservation grossièrement mal informées. La précieuse relique a été manipulée pendant près d'un mois à mains nues, sans gants, souvent sous un éclairage inutile, et soumise à des contraintes considérables lors du retrait des pièces et de la toile de support, puis de l'ajout d'une nouvelle toile de support. Dans quel but ? Le Saint Suaire, l'objet le plus étudié au monde, a été traité comme une nappe antique nécessitant une « restauration » et un nettoyage pour la rendre plus belle et, d'une certaine manière, embellie.

Données perdues

Depuis le premier examen scientifique du Linceul en 1933, l'accent a été mis, à juste titre, sur les techniques non invasives. La conservation moderne partage cette même approche, comme indiqué précédemment, et pour les objets archéologiques, aucune méthode invasive susceptible de compromettre les informations n'est employée. Une étroite collaboration existe entre l'archéologue ou le conservateur du musée et le conservateur. Dans le cas du Linceul, cela aurait dû impliquer une consultation directe avec des experts de divers domaines qui ont étudié le tissu et connaissent le type de données qu'il contient, et surtout, comment ces données doivent être collectées ou extraites.

Piero Savarino, conseiller scientifique du cardinal Poletto, m'a confié le mois dernier à Turin que « rien n'a été perdu ni jeté, tout a été conservé ». J'ai tenté, en deux minutes, de lui expliquer pourquoi il ne s'agit pas simplement de conserver chaque particule de poussière, mais avant tout de préserver la structure des preuves, et que la manière dont les échantillons sont collectés est cruciale. Il serait vain de présenter à un archéologue tous les objets d'un site stratifié, rassemblés dans quatre sacs géants correspondant aux quadrants nord, sud, est et ouest, sans aucune information stratigraphique et contextuelle. Lors de cette « restauration », on nous dit que les débris et la poussière ont été collectés et conservés dans plus de 30 récipients en verre. Cela montre clairement qu'une quantité considérable d'informations a été perdue, puisque les 32 zones de brûlures sous les plaques, ainsi que les quatre séries de « trous de tisonnier », ont été aspirées, recto et verso. Il aurait dû y avoir plusieurs centaines de divisions de ce matériel pour une étude rigoureuse. De plus, nous constatons qu'un aspirateur est utilisé tout autour des trous de brûlure, mais qu'aucune recherche microscopique n'a été effectuée au préalable. Les microrestes qui auraient pu être identifiés et extraits par un micromanipulateur de provenance précise ont été aspirés dans le récipient avec tous les autres débris de la zone.

Le pire est la destruction des bords calcinés des trous de brûlure. La structure des preuves est ici cruciale, et elles ont été délibérément réduites en poussière, pour une raison difficile à imaginer. Il semble que la Commission ait décidé de ne pas procéder à des découpes, ce qui aurait quelque peu atténué la perte de données si la décision avait été strictement respectée et que seules les particules libres avaient été aspirées. Alors que nous étions réunis dans le hall de l'hôtel à Turin avant le briefing du 20 septembre, Ian Wilson, tout exalté, nous a annoncé que des membres du Centro venaient de l'informer qu'aucun matériau calciné n'avait été découpé. Cette nouvelle nous a apporté un soulagement momentané, avant d'être terriblement anéantie lors du briefing. Aucun matériau calciné n'a été découpé, mais cela aurait été infiniment préférable, plutôt que la méthode choisie, qui consistait à le mâcher ou à le gratter. Une diapositive montrait un outil de grattage posé à côté d'un nouveau bord créé au niveau du trou de brûlure, avec un tas de débris particulaires calcinés à côté. J'ai immédiatement compris ce qui avait été fait, et cela a été

confirmé plus tard par une vidéo diffusée à la télévision italienne, montrant cinq secondes de ce grattage autour d'un « trou de poker ». Même si j'avais déjà imaginé comment cela avait été fait, voir le traitement brutal infligé à cette précieuse relique m'a laissé profondément triste et indigné. Un extrait de cette vidéo est disponible à l'adresse suivante :

https://www.youtube.com/watch?v=hkecpU5n78Q [Remarque : mise à jour vers la version YouTube du 5 juin 2015]

ainsi que d'autres clips montrant l'exposition inutile à la lumière et le contact constant du Suaire pendant la « restauration », mais notez qu'une connexion DSL ou haut débit est nécessaire pour visionner ces clips.

Plusieurs catégories de preuves auraient pu exister dans la structure du matériau carbonisé aux bords des trous de brûlure, gratté et pulvérisé. L'intersection de l'image et des taches de sang avec la zone carbonisée était, de l'avis de plusieurs scientifiques du STURP, cruciale pour l'étude de ces phénomènes, surtout si de la peinture, un pigment ou une autre substance avait été utilisée pour créer ou retoucher l'image ou la tache de sang. Les modifications physiques et chimiques subies par les dépôts lors de la carbonisation seraient primordiales, et des produits de pyrolyse diagnostiques pourraient subsister. Les preuves existantes ont aujourd'hui disparu. De plus, on pense souvent que les « trous de tisonnier » résultent de la chute de poix brûlante, ou d'une substance acide, sur le tissu, qui en a rongé quatre couches. Les résidus qui auraient pu se trouver à la surface intérieure des trous sont désormais de la poussière déposée dans un récipient, la structure de leur dépôt initial in situ ayant été détruite. Cette destruction injustifiée de preuves est impardonnable.

Plusieurs autres aspects des données ont été perdus. L'un d'eux concerne les traces sous les pièces scellées depuis 1534. L'aspiration générale des zones scellées et ouvertes a entraîné la perte de ces traces. Un autre aspect est la possibilité de prendre des mesures très précises de la dégradation du lin sous et à l'extérieur des zones scellées, ainsi qu'au dos du tissu, afin de quantifier l'ampleur de la dégradation de la zone ouverte due à l'exposition à la lumière au cours des 450 dernières années.

Enfin, il y a les anciennes marques de pliage et les plis, importants pour l'étude de la conservation du Linceul autrefois, un sujet étudié par John Jackson. Lors de la restauration, on a tenté de les lisser en étirant le tissu, mais sans succès. Cependant, une nouvelle couture sur chaque trou de brûlure exerce une nouvelle tension sur le tissu, et nombre des anciens plis risquent de ne plus être visibles très longtemps. Une zone importante où un ancien pli passait sous une pièce et pénétrait dans une zone carbonisée a été grattée.

Opportunités perdues

La décision (erronée) de retirer le support a ouvert d'importantes perspectives de recherche scientifique sophistiquée sur l'envers du support. Au lieu d'inviter des propositions et de considérer ce que le monde pouvait offrir de mieux, la Commission semble s'être contentée d'inviter quelques entreprises ou équipes à effectuer des mesures, sans aucun examen indépendant des protocoles et sans objectifs de recherche précis. Les sites d'échantillonnage par aspiration et/ou par ruban adhésif ont apparemment été décidés sur-le-champ. Aucune radiographie aux rayons X n'a été réalisée. On ignore encore si des photographies en lumière rasante ou transmise ont été prises et avec quelle précision.

Le matériau carbonisé autour des trous de brûlure aurait pu fournir d'excellents échantillons de C14, probablement une dizaine ou plus, mais gratté et pulvérisé, il est devenu pratiquement inutilisable. Dans certains cas, un centimètre ou plus a été gratté. Si ces minuscules segments avaient été coupés et conservés intacts, ils auraient pu être examinés à la recherche d'éventuels contaminants carbonisés avec la cellulose de lin. Les segments situés à l'intersection de l'image ou de la tache de sang auraient pu être étudiés intacts. Sous forme de poudre, leur valeur est bien moindre pour le C14 et d'autres analyses, et leur provenance ne peut être établie indépendamment. Le prélèvement de ce matériau du Suaire aurait dû être effectué de manière systématique, avec des contrôles appropriés et un enregistrement complet, afin que les échantillons puissent être utilisés pour la datation au C14 ou d'autres études scientifiques.

L'avenir est incertain

Enfin, et ce n'est pas le moins important, ce qui a peut-être été perdu, peut-être pour une génération, c'est l'espoir et la promesse d'une nouvelle ère de coopération dans la recherche sur le Suaire, qui semblaient être nés dans l'esprit de la conférence de Villa Gualino de mars 2000 à Turin. Personnellement, j'ai été extrêmement déçu de voir le nouvel archevêque dynamique, le cardinal Poletto, mal conseillé, mal informé et induit en erreur au point de permettre une telle tragédie. Reste à voir si le monde de la recherche sur le Suaire pourra se remettre rapidement de cette tragédie. L'affaire est en grande partie entre les mains d'un seul homme : le cardinal Severino Poletto.

Ceterum, sindon carbone recomputanda est!

(« De plus, le Linceul doit être redaté ! » – avec remerciements à Caton l'Ancien).

Haut de la page

Une opportunité actuelle dans la recherche sur le Suaire
Kevin E. Moran, 7 octobre 2002

Il est encourageant de constater que le Suaire de Turin est toujours étudié plutôt que simplement mis au rebut. Le support en toile de Hollande étant remplacé, le lin devrait être plus lisse, ou du moins plus aplati, pour faciliter les observations à fort grossissement. Il est donc nécessaire d'étudier plus en détail les propriétés de l'image. C'est la méthode unique d'assombrissement des fibres de lin qui devrait faire l'objet d'études scientifiques afin de mieux préserver cette caractéristique de l'image corporelle.

Le microscanner, piloté par ordinateur, a été proposé dans le cadre du projet Atlas en novembre 2000. Il permettrait de mesurer statistiquement les sections sombres individuelles des fibres de lin. Cela permettrait de mieux comprendre la formation de l'image. Ces fibres ont environ un cinquième du diamètre d'un cheveu humain ; une attention particulière doit donc être portée à la stabilisation de la micro-caméra à fort grossissement.

Ceci est désormais possible grâce à une surface de tissu plus lisse. Une technique a été développée pour prendre une série verticale de microphotographies numériques afin de construire une image 3D des fibres à l'intérieur du tissu. De plus, ces images peuvent être assemblées en mosaïque pour obtenir une zone plus grande, corrélée à l'image macro observée.

Les recherches doivent se poursuivre et les résultats doivent être publiés dans le monde entier.

Haut de la page

Quel était l'objectif prioritaire ?
Serge N. Mouraviev

À l'exception de quelques points mineurs, je partage entièrement les opinions exprimées ici par Paul C. Maloney, William Meacham, Emanuela et Maurizio Marinelli, et je suis tout à fait d'accord (avec quelques réserves) avec les déclarations du révérend Albert « Kim » Dreisbach Jr. et de Giulio Fanti. Je ne répéterai pas ce qu'ils ont déjà dit. Je vais plutôt tenter d'approfondir ce que je crois être les motivations et les objectifs cachés (peut-être même cachés à eux-mêmes) qui ont poussé les décideurs et les acteurs de cette « restauration » désastreuse à agir comme ils l'ont fait. (Je les appellerai « les R » = « les Restaurateurs »). Il ne s'agit bien sûr que d'une hypothèse, mais elle n'est pas sans fondement, comme j'espère le démontrer.

Comme l'ont dit les Marinelli, « un nettoyage impeccable a été réalisé, mais il faut se demander si c'était là l'objectif prioritaire. » La question centrale est la suivante : quel était le véritable objectif prioritaire (conscient ou inconscient) ?

Nous pouvons commencer à examiner ce problème à partir de l'observation importante de Maloney selon laquelle (a) les R « ont abrogé l'histoire et la science et se sont concentrés uniquement sur la conservation » et, de plus, (b) ont restreint la « conservation » au seul tissu. Cette conclusion est soutenue par Meacham. Cependant, Maloney et Meacham semblent tous deux passer à côté (ou éviter de mentionner) un point essentiel. Une telle attitude est en plein accord avec une certaine conception de l'importance du Suaire. L'attitude de Meacham et Maloney, ou la mienne, reflète une manière très différente de comprendre cette importance. Laquelle des deux est la plus légitime est une question sur laquelle je reviendrai à la fin.

Ces deux conceptions différentes et contradictoires peuvent être exprimées par deux termes : (1) *relique* et (2) *document archéologique* . Comme le montre leur comportement, pour les Rs, le Suaire est avant tout une relique. Pour les scientifiques (historiens, archéologues, physiciens, etc.), il constitue un document exceptionnellement instructif, une source de connaissances historiques et scientifiques inespérées sur un événement dont on sait très peu de choses : l'origine du christianisme.

Le Suaire comme relique

Qu'est-ce qui est le plus important dans une relique ? Tout d'abord, son lien spatio-temporel avec un saint homme, un événement miraculeux ou une intervention divine. Ce lien ne repose pas sur des recherches historiques, ni sur des preuves matérielles ou littéraires (nouvelles), mais sur *la tradition* (orale et écrite) , une tradition censée avoir été continue, fidèle et ininterrompue depuis l'époque à laquelle appartient la relique jusqu'à nos jours.

Le grand problème posé par la réapparition du Suaire à Lirey résidait dans le fait que, dans ce cas, la tradition *avait* été rompue (ou peut-être que les circonstances de la période comprise entre 1204 et 1357 n'avaient pu être publiquement reconnues). Pourtant, grâce à un siècle de recherche scientifique (et à l'engagement personnel de Jean-Paul II), et malgré les effets des tests au radiocarbone – auxquels l'Église n'était que trop disposée à prêter attention en 1988 –, l'Église catholique dans son ensemble est désormais encline à croire à l'authenticité du Suaire. Elle le considère donc désormais comme une véritable relique (et de surcroît très importante) plutôt que comme une « icône » (comme l'avait formulé le cardinal Ballestrero).

Le deuxième point important concernant une relique est que son état matériel importe peu (voire pas du tout), pourvu qu'elle existe encore (ou même qu'on la *suppose* simplement ; cf. la Véronique du Vatican). Ce qui *compte* le plus, c'est le lien attesté par la tradition. Nous connaissons des centaines de reliques qui ne sont jamais exposées. Ce que les fidèles et les pèlerins voient, ce sont seulement les coffrets richement ornés, les reliquaires et les enveloppes. Le lien traditionnel suffit amplement à la relique pour exercer son impact. Et les fidèles en sont généralement

satisfaits. Car ce qui compte pour eux, c'est (a) l'histoire (le lien traditionnel) avec tout son contenu et son environnement religieux (parfois même théologique) et émotionnel, et (b) la possibilité que ce lien leur offre (comme une sorte de raccourci) de transmettre plus directement leur prière à Dieu, de lui parler, voire de converser avec lui. Puisqu'ils ont la foi, ils n'ont pas besoin de savoir.

Une relique est alors un objet de crainte, d'adoration, de dévotion et de culte, un moyen de communion mystique avec Dieu tirant sa puissance de la tradition et de la foi, et non des résultats d'une recherche scientifique.

Certes, le cas du Suaire est un peu particulier en raison des images non faites à la main, qui doivent être montrées et qui sont probablement en train de s'estomper. Mais ces images sont toujours là après la « restauration », et même si l'éclairage intense auquel elles ont été soumises accélère à long terme leur disparition, elles survivront évidemment bien plus longtemps que nous tous, y compris les membres de la Commission des Rs. Quant à un avenir plus lointain, comme on disait autrefois, « après moi le déluge ». De plus, si les images venaient à s'estomper, nous disposons désormais de nombreuses photographies (analogiques et numériques) pour documenter leur présence passée et confirmer le lien.

Moralité : hormis la conservation du tissu et (temporairement) de l'image, afin de pouvoir l'exposer lorsque cela s'avérerait inévitable (la prochaine exposition, comme vous vous en souvenez, a été reportée à 2025 !), les Rs n'avaient besoin de rien d'autre. Ceci explique leur attention au tissu, à sa propreté et à la pureté de l'image, – et leur indifférence presque totale aux éventuelles pertes scientifiques.

Le Suaire comme document historique

Cependant, ce mépris n'explique que la manière dont les Rs comprenaient les objectifs d'une telle restauration. Il n'explique pas la « restauration » elle-même, l'objectif prioritaire, le raisonnement derrière la décision de « restaurer » le Linceul et le secret dans lequel cette « restauration » a été réalisée. Pour comprendre le fil conducteur qui a conduit les organisateurs de cette épreuve à agir ainsi, il est nécessaire de considérer le Linceul dans son autre hypostase, celle d'un document archéologique.

À condition qu'il soit authentique, que les images qu'il porte soient réelles et fidèles à la réalité : empreintes du corps et taches de sang d'un homme crucifié vers 33 de notre ère, telles qu'elles sont représentées, et en parfait accord avec ce que racontent les Évangiles sur la crucifixion de Jésus, à condition (et je suis persuadé qu'il en est bien ainsi), le Suaire est un document archéologique inestimable et d'une importance capitale. Il témoigne de l'événement même, du fait même qui a vu naître la religion chrétienne et a entamé sa marche triomphale à travers l'Empire romain et le monde entier.

Hormis les Évangiles canoniques rédigés un peu plus tard, le nombre de ces documents anciens antérieurs à la destruction de Jérusalem est extrêmement réduit et leur importance bien moindre : l'inscription de Césarée mentionnant Ponce Pilate, les ossuaires inscrits de Caïphe et de « Jacob (Jacques), fils de Joseph et frère de Jésus » (récemment découverts à Jérusalem), les témoignages de Flavius Josèphe (controversé), de Pline le Jeune et de Tacite (tous deux attestant de l'existence de chrétiens)... Et c'est pratiquement tout.

La valeur du Suaire en tant que document archéologique découle d'un certain nombre de ses propriétés.

Tout d'abord, il s'agit incontestablement d'un objet ancien, et d'ailleurs tout à fait exceptionnel (combien de linceuls anciens possédons-nous ? combien d'échantillons de tissages aussi anciens ?). Cela le rend précieux pour les historiens de la culture matérielle de l'humanité. Ensuite, il est traditionnellement lié au linceul, et est censé avoir été celui d'un personnage historique exceptionnel, le fondateur de la religion chrétienne, religion qui affirme qu'il était le Fils de Dieu, la deuxième personne de la Trinité, et qu'après sa mort il est ressuscité et monté au ciel. Cela aurait dû attirer sur le Linceul l'attention des historiens des religions et des origines de la chrétienté (qui, jusqu'à présent, restent étrangement réticents à l'utiliser comme source – mais il s'agit d'un cas de « sindonophobie », une maladie de la communauté scientifique qui mérite également un examen approfondi, mais qui ne nous intéresse pas ici).

Troisièmement – et c'est là, bien sûr, sa propriété la plus extraordinaire – il présente des images réalistes, quasi photographiques, négatives, montrant le corps de cet homme sans vie, son visage, ses blessures, et il porte des traces de son sang. Je n'ai pas besoin d'énumérer ici toutes les disciplines scientifiques auxquelles cet objet offre des trésors d'informations précieuses : sur l'homme lui-même, les circonstances et les causes de sa mort, l'influence que l'image de son visage a eue sur l'iconographie médiévale, etc., presque à l'infini.

Et ajoutez à cela le « mystère permanent » du mécanisme de formation des images qui constitue un véritable défi pour la science !

Un document archéologique ou historique est donc bien différent d'une relique. Sa principale caractéristique est de contenir des informations précieuses, inaccessibles directement, et qui ne peuvent (doivent) être obtenues que par diverses méthodes d'investigation scientifique. Ces méthodes étant en constante évolution et faisant appel à des moyens technologiques de plus en plus sophistiqués, le document doit être soigneusement protégé de toute détérioration externe, afin de préserver pour l'avenir la partie de l'information qui reste inaccessible.

Le terrain d'entente et la principale contradiction

Le Suaire est donc deux « objets » à la fois : un objet de foi et un objet d'étude scientifique, l'unique objet de la « sindonologie ». De 1898 à 1998, soit pendant un siècle, ces deux « objets » ont coexisté plus ou moins pacifiquement.

La communauté scientifique agnostique, dont de nombreux représentants rejetaient catégoriquement l'existence historique même de Jésus, l'ignorait complètement (à quelques exceptions honorables, comme Yves Delage), tandis que certains journalistes « scientifiques » et soi-disant scientifiques tentaient de démontrer qu'il s'agissait d'un canular ou d'une contrefaçon. Les premiers se sont montrés réticents à étudier sérieusement un « objet impossible ». Les seconds, plus sensibles à sa force de persuasion, ont tenté de le « réfuter » avec des moyens inadéquats.

La communauté catholique – ou, plus largement, la communauté chrétienne dans son ensemble – était divisée : entre enthousiasme et méfiance. Les plus scientifiques (comme Vignon, Barbet, les membres du STURP, etc.) ont immédiatement perçu la quantité de connaissances indéniablement nouvelles et précieuses sur Jésus (« l'Homme du Linceul ») et sa mort que le Linceul pouvait apporter. De nombreux chrétiens, et parmi eux de nombreux membres du clergé, ont vu l'occasion inespérée que le Linceul offrait à l'Église de démontrer enfin aux non-croyants que Jésus était bel et bien un personnage historique et qu'il avait bien été crucifié comme le racontent les Évangiles. Et la plupart croyaient que les images du Linceul prouvaient la réalité de la résurrection du Christ. Certains scientifiques chrétiens, oubliant le sens de la science, ont même tenté d'expliquer scientifiquement le mécanisme de la résurrection miraculeuse en recourant à la physique nucléaire et à d'autres méthodes similaires.

Pourtant, jusqu'à récemment, à l'exception de ce dernier point, science et foi pouvaient (et le faisaient souvent) coexister avec succès et fructueusement dans l'esprit des chercheurs qui avaient relevé le défi du Suaire. Mais, de même que les réfutateurs incompétents du Suaire avaient pressenti que leur agnosticisme était menacé par un objet qui ressemblait véritablement à une preuve irréfutable de la résurrection, de même, certains laïcs et ecclésiastiques plus religieux étaient mécontents de la désacralisation progressive de leur relique la plus précieuse, du remplacement progressif de la dévotion pure et simple par une curiosité scientifique impure et malsaine, et de la perte évidente par le Suaire du puissant impact mystique qu'il avait autrefois exercé sur les croyants.

L'objectif prioritaire

L'exposition de 1998 – et en particulier le colloque sindonologique qui s'y est tenu (dont les actes restent inédits), avec sa variété extravagante et contradictoire de théories – parfois absurdes et fantastiques – (mais incluant aussi des communications très importantes et notre propre tentative d'expliquer scientifiquement les images sans recourir à une quelconque résurrection miraculeuse*) – ainsi que l'exposition plus récente de l'an 2000 (avec sa

fréquentation bien moindre et sa réunion sindonologique à huis clos) ont probablement marqué un tournant dans le rapport de force dans les couloirs de l'Église catholique. Ceux qui croyaient que la relique devait être sauvée en tant que relique, c'est-à-dire soustraite aux scientifiques et placée sous le seul contrôle de l'Église, ont pris le dessus. Le Suaire étant la propriété du Saint-Siège, il n'y avait donc aucun obstacle juridique. Le seul problème était de choisir la manière de mettre en scène ce coup de théâtre, de le rendre aussi résolu que possible d'un côté, aussi discret que possible de l'autre, et de discréditer les scientifiques sans avoir à discréditer ouvertement la sindonologie en tant que telle. Ils ont choisi de prendre des mesures de conservation secrètes et inopinées.

Je suis donc convaincu que le véritable objectif des Rs n'était pas tant d'améliorer la conservation du tissu, mais plutôt de démontrer leur droit d'utiliser le Suaire à leur guise et ainsi de se débarrasser (de certains ?) des scientifiques et des dilettantes (croyants ou non) qui fouillaient partout, détournaient les fidèles de leur dévotion en découvrant un nombre toujours croissant d'indices sur un nombre toujours croissant de problèmes farfelus et qui discréditaient le Suaire comme témoin de la résurrection en proposant des théories contradictoires pour expliquer les mécanismes physiques de ce miracle. Tel était, à mon avis, leur véritable « objectif prioritaire ».

Avaient-ils raison ou tort ? Leur position était-elle légitime ? Tout dépend des critères utilisés pour trancher. Mais normalement, personne ne peut refuser à un croyant le droit de vénérer une relique. Et normalement, personne ne peut refuser à un scientifique le droit d'accéder à un document unique dont il a besoin pour ses recherches. Sauf son propriétaire. Mais si le propriétaire – quel propriétaire ! – choisit de refuser l'accès à l'un ou à l'autre et le fait ouvertement, il s'expose à des critiques publiques, lesquelles ne peuvent que lui être préjudiciables aux yeux d'au moins certains membres de son entourage.

Ce qui pose un très sérieux problème au sindonologue qui se soucie de ne pas perdre l'accès au Suaire et d'obtenir des informations fiables sur son état passé et présent et qui désire pouvoir continuer à enquêter sur la nature de ses images, à reconstituer les circonstances historiques de la mort de Jésus, à analyser la composition chimique, biochimique et biologique de la poussière qui le recouvre, etc. Cela exigera probablement de sa part des négociations très difficiles avec le propriétaire du Suaire, le Saint-Siège, négociations à mener avec tout le respect dû aux sentiments des dévots mais visant néanmoins à récupérer ce que la science semble perdre en réalité : la possibilité d'étudier le Suaire et d'avoir son mot à dire sur les meilleures façons de le préserver de la destruction et de la décomposition pour les générations futures.

Parvenir à un accord avec le propriétaire exigera du scientifique – et surtout s'il est également chrétien – de trouver de nouvelles approches à l'éternel problème du rapport entre foi et science. Mais une condition cruciale doit être remplie de part et

d'autre : l'objectif commun de la foi et de la science étant la vérité, la foi doit prêter attention aux procédures scientifiques de recherche ou de vérification de la vérité, ne serait-ce que pour pouvoir juger leurs résultats et (si nécessaire) les critiquer ; et la science doit étudier les fondements de la foi de la même manière, avec les mêmes objectifs. Chacun doit posséder un champ de compétence clairement défini (ils partagent parfois un terrain d'entente, mais le plus souvent des domaines différents), même au sein du même cerveau, et être prêt à abandonner ses idées erronées au profit de celles, plus justes, émanant de l'autre, quelle que soit leur source. Ainsi, les scientifiques doivent reconsidérer de A à Z la manière dont les tests au carbone ont été réalisés (nous avons beaucoup d'hypothèses, mais aucune preuve), tandis que les croyants doivent s'efforcer de comprendre qu'explication scientifique et miracle sont des termes mutuellement exclusifs et ne peuvent en aucun cas être combinés.

Haut de la page

Commentaires sur la restauration du Suaire de Turin de juin-juillet 2002 : perte d'informations chimiques
Raymond N. Rogers

Lors de la conférence organisée par le Projet de recherche sur le Suaire de Turin (STURP) [Kenneth Stevenson (éd.), Conférence américaine de recherche sur le Suaire de Turin de 1977, 23-24 mars 1977, Albuquerque, Nouveau-Mexique, États-Unis, Holy Shroud Guild, 294 East 150 St., Bronx, NY 10451], j'ai présenté des informations sur la manière dont les photographies existantes des dégâts causés par l'incendie de 1532 nous ont fourni de nombreuses informations sur la composition chimique du tissu et de l'image. Ces informations de 1977 m'ont fait douter que l'image ait été peinte, ce qui a rendu le projet intéressant ; cependant, les restaurateurs ont complètement ignoré les précieuses informations chimiques contenues dans les zones modifiées.

Si l'image avait été peinte ou retouchée, des matières étrangères ont dû être ajoutées au tissu. Les pigments et les liants (par exemple, les glairs, les gommes et les colles) ont dû être soumis à un « test chimique » violent lors de l'incendie. Les températures, les gradients de température, les produits de pyrolyse et l'eau utilisés pour éteindre l'incendie ont dû modifier la composition chimique de la plupart des matières étrangères. Avant de nous rendre à Turin en 1978, nous avons mené de nombreuses expériences sur la stabilité des matériaux picturaux. Nous n'avons pas trouvé de traces historiques de médiums à l'huile au XIVe siècle, mais ils ont tout de même été testés.

Bien que l'incendie de 1532 ait presque détruit le Suaire, il a ouvert la voie à de nombreuses études chimiques. Nous n'aurions jamais utilisé les mêmes méthodes

d'observation destructives sur une relique intacte, mais un accident nous a fourni une mine d'informations en 1532. Le fait important est qu'avant la restauration, nous pouvions examiner la chimie de points précis du Suaire où les brûlures croisaient des taches d'image, de sang, de sérum et d'eau. La restauration a totalement détruit toute information chimique à ces intersections.

De nombreuses informations chimiques sont disponibles sur les interactions entre les produits de pyrolyse réactifs et les composants connus ou suspectés du Suaire. Par exemple, McCrone a affirmé jusqu'à sa mort que l'image avait été peinte avec de l'hématite. Des expériences que nous avons menées avant 1978 ont prouvé que les produits de pyrolyse de l'incendie réduiraient l'hématite rouge en magnétite noire sur le Suaire. Aucun effet de ce type n'a pu être observé sur le Suaire lors des observations rapides de 1978, mais j'ai prélevé des échantillons de ruban adhésif dans toutes les zones importantes pour des études ultérieures. Malheureusement, ces échantillons ont été renvoyés par inadvertance à Turin et ont été perdus pour l'observation scientifique. Il ne sera désormais jamais possible de confirmer l'absence de magnétite (et de nombreux autres composants) dans les zones brûlées.

Toutes les peintures utilisées pendant ou avant le Moyen Âge sont altérées par la chaleur et/ou par les produits de pyrolyse chimiquement réducteurs et réactifs du tissu (par exemple, formaldéhyde, furfural, acides organiques, CO, etc.). Certains matériaux de peinture médiévaux deviennent hydrosolubles et se déplacent avec l'eau qui se diffuse à travers certaines parties du tissu lors de l'incendie. Une quantité considérable d'informations chimiques est présente dans les brûlures.

La plupart des couleurs organiques sont beaucoup moins stables que la cellulose (lin) et les pigments inorganiques habituels. Des expériences menées en 1978 ont montré que des lignes de brûlure dans les impuretés précèdent les brûlures dans le lin pur. La plupart des matériaux organiques, y compris les produits naturels, évoluent de manière prévisible en réponse à la chaleur et aux produits connus de la pyrolyse de la cellulose. Nous avons même testé l'encre de seiche, dont l'utilisation était signalée dans l'Antiquité. Les produits de ces réactions peuvent être extraits du tissu et utilisés pour prouver les compositions originales. Ces informations étaient importantes pour suggérer la composition chimique de l'image. La restauration de 2002 a anéanti la plupart des possibilités d'étude des effets du feu sur les matériaux de l'image.

Les observations visuelles du Suaire en 1978 ont indiqué que la couleur de l'image ne se déplaçait pas avec l'eau. D'autres produits non identifiés se déplaçaient. Nous avions compté sur les échantillons de ruban adhésif et d'éventuelles études directes futures sur les zones brûlées et tachées d'eau du Suaire pour confirmer chimiquement avec précision ce qui se déplaçait ou non avec l'eau.

La lignine est un polymère structural présent dans toutes les plantes, y compris le lin. Le lin est blanchi afin d'en éliminer le plus possible, mais il en reste toujours

une certaine quantité. La lignine vieillit lentement avec la perte de vanilline (4-hydroxy-2-méthoxybenzaldéhyde). Un test microchimique très sensible permet de détecter des traces de vanilline. La vanilline est facile à trouver dans la lignine du lin moderne, plus difficile à trouver dans le lin médiéval, et aucun test ne peut être réalisé à partir des quelques fibres du Linceul encore disponibles pour l'étude. Cette observation suggère que le lin du Linceul est très ancien, ce qui remet en question l'exactitude de la date de 1988. La question évidente est de savoir comment les gradients de température ont affecté la lignine au moment de l'incendie. La restauration tronque et rend confuse toute étude des intersections lin/brûlure.

Toutes les zones de brûlure contenant des informations chimiques ont été détruites par la restauration. Il serait réconfortant de séparer les raclages par emplacement, mais les effets des gradients de température seraient tout de même perdus.

Une méthode d'analyse chimique puissante, devenue plus accessible depuis les premiers stades de la planification scientifique du Suaire, est la spectroscopie électronique pour l'analyse chimique (ESCA). Elle permet de déterminer les structures des matériaux organiques sur les premières couches moléculaires d'un échantillon. De telles observations étaient le « Saint Graal » pour ceux d'entre nous qui s'intéressaient à la science du Suaire, en particulier à la formation d'images. Nous aurions peut-être pu identifier les processus chimiques à l'origine de la couleur de l'image. La surface du Suaire étant désormais entièrement perturbée, une telle approche a peu de chances de réussir. C'est une perte terrible et décourageante pour les chimistes du Suaire.

Les personnes impliquées dans la restauration de juin et juillet 2002 n'ont consulté aucun chimiste ni aucun restaurateur de textiles spécialisé en chimie ; par conséquent, toute étude future sera beaucoup plus difficile et coûteuse en raison de la restauration, et une grande quantité d'informations potentiellement critiques a été perdue à jamais.

Haut de la page

Commentaires sur l'intervention réalisée sur le Suaire de Turin en juin-juillet 2002
Daniel Scavone, Ph.D., 12 décembre 2002

En tant qu'historien, je dois me ranger du côté de ceux qui regrettent la perte possible de nombreuses informations historiques suite à l'intervention malheureuse de 2002. L'étirement du Linceul, délibérément destiné à effacer ses marques de pliage historiques, risque d'invalider les preuves photographiques, assez nettes, de son pliage en huit couches, prises à la lumière rasante. Seules ces marques de pliage peuvent étayer son existence à l'époque de la rédaction originale (VIe siècle) des

Acta Thaddaei, par ailleurs largement légendaires. La relique conservée à Édesse jusqu'en 944, puis à Constantinople jusqu'en 1204, a été systématiquement décrite comme un simple visage de Jésus. Français Si les marques de pliage ne peuvent pas prouver que le Suaire lui-même (et pas seulement une copie) a été plié de manière à produire les copies d'artiste du Suaire ne montrant que le visage dans un tondo central (comme dans le Sakli du Xe siècle et d'autres exemples), alors le lien du Suaire à l'image faciale d'Édesse (l'image acceptée même par les historiens non spécialistes du Suaire - Drijvers, Gunther - comme datant d'aussi loin que 200 après J.-C., et par d'autres historiens un siècle plus tôt ou plus tard, est nié et le plus ancien témoignage oculaire clair du Suaire de Turin actuel serait le rapport de Robert de Clari en 1204. Le « pliage en huit » à lui seul donne un sens aux centaines de documents des IIe-VIIIe siècles et aux copies artistiques du Xe siècle relatifs à l'image faciale unique d'Édesse, et il fournit à lui seul une histoire ancienne du Suaire. Espérons que les photographies à la lumière rasante pourront encore raconter leur histoire.

Quelle est cette histoire ? Les historiens du Linceul cherchent tous à établir une histoire aussi précise que possible. Nous souhaitons tous trouver des preuves documentaires que le Linceul remonte à l'époque de Jésus. Malheureusement, aucune référence claire à la survivance du linceul de Jésus ne figure dans la littérature que les sindonologues peuvent produire pour reconstituer cette histoire. Avant 958 (lettre de Constantin VII mentionnant la présence du sindon de Jésus à Constantinople, mais sans image), on ne trouve que des indices sporadiques, quoique fascinants, de la présence d'un visage de Jésus sur le linceul. Même lorsque Grégoire le Référendaire semble faire référence à la blessure latérale de 944 (ce qui peut être accepté, bien que ses propos soient ambigus), il ne qualifie toujours pas de linceul le linceul tout juste arrivé d'Édesse. Pourtant, des indices existent, et je ne minimise pas leur abondance ni leur valeur potentielle. Les sindonoclastes ont correctement noté l'absence de références au linceul de Jésus, l'absence de son image et, plus encore, l'absence de tout indice d'une image jumelle. La première référence littéraire véritablement claire, issue d'un témoin oculaire, doit attendre 1204, selon les mots de Robert de Clari. La célèbre enluminure du Codex Pray hongrois (1192) est également importante comme indice de l'apparence du corps de Jésus et du motif des quatre trous de brûlure du Linceul qu'on y voit. Mais ces éléments sont bien trop tardifs pour prouver que le Linceul était celui de Jésus au Ier siècle. En effet, toute référence ou indice concernant le Linceul à Constantinople est trop tardif.

Revenons aux plis. Ian Wilson a été le premier à en saisir l'importance. Ils tendent à démontrer que le Linceul était autrefois plié en huit couches, de sorte que seul le panneau facial apparaissait au spectateur. Cela a le mérite de relier les copies du visage d'Édesse, de style sakli, réalisées après 944, à l'image faciale mentionnée dans les textes d'Édesse : l'Enseignement syriaque d'Addaï du IVe siècle contenant la légende d'Abgar V, et surtout à l'image figurant sur un rhakos ou un sindon tétradiplon (« tissu ou linceul plié en huit ») décrit dans les Acta Thaddaei grecques

du VIe siècle. La présence de ces plis est d'autant plus importante qu'ils ne semblent pas visibles à l'œil nu. C'est pourquoi nous, qui ne sommes pas spécialistes de l'analyse d'images, devrions accepter des preuves scientifiquement démontrables, telles que les analyses réalisées par des experts en analyse d'images à partir de photographies prises en lumière rasante en 1978.

Une autre raison pour laquelle l'étude des plis est cruciale est que les termes grecs désignant le pliage sont extrêmement difficiles à définir. Après diplous (« plié en deux » ou, plus précisément, « deux fois plus »), les termes grecs désignant le pliage en plus de deux couches sont ambigus, voire absents du lexique. Le sens dominant de tetraplous, par exemple, n'est pas « plié en quatre couches », mais « quatre fois plus ». Tetradiplon est particulièrement difficile à définir en raison de sa rareté. La seule traduction qui rende compte de l'histoire littéraire et iconographique du Suaire est « plié en huit », car cette seule traduction décrit la manière dont le tissu d'Édesse était perçu, ne « révélant » qu'une image faciale. Cette signification a été confirmée par les plis révélés par la photographie du Suaire en 1978. L'enregistrement des plis et les preuves de l'ancienneté du Suaire ont été mis en péril par l'intervention de 2002.

Certes, il est important d'admettre que le Linceul était autrefois plié en quatre, alignant ainsi les quatre rangées proéminentes de trous de brûlure visibles sur les hanches de l'homme du Linceul. Mais on ne peut imaginer – et cela n'a guère de sens – que le visage frontal, seul prédominant dans la légende, la littérature et l'iconographie du linceul d'Édesse, ait été plié en son milieu lors de sa conservation permanente, de sorte que ce visage tout entier ne soit pas le centre d'attention de l'évêque et, bien que rarement, de la congrégation chrétienne d'Édesse. Le récit des plis est d'une valeur inestimable, car il prouve que le visage du Christ d'Édesse pourrait être identique à celui du Linceul plié de Turin. Cela fait écho à la remarque de Clari selon laquelle le sydoines « se dresse » (= était progressivement déplié) chaque vendredi à Blachernes. Et le pliage a été remarqué dans les Acta Thaddaei, 600 ans avant Clari. Sans le récit des plis, les sindonologues auraient perdu des siècles d'histoire documentée du Linceul. C’est la principale raison pour laquelle les historiens doivent regretter la récente tentative malavisée d’annuler cette preuve en étirant le Linceul.

J'ai lu dans les écrits d'autres spécialistes du Suaire d'autres manquements, la perte d'informations précieuses et des contaminations inutiles résultant de l'intervention. Nombre d'entre eux ont donc trouvé scandaleux qu'un petit groupe de personnes bien intentionnées, bénéficiant de l'attention du conservateur officiel du Suaire, ait usé de son influence auprès de la cour papale pour obtenir l'autorisation de pratiquer une intervention aussi radicale et invasive sur le linceul. Ils l'ont fait sans aucune consultation avec des experts et des érudits compétents, eux aussi profondément concernés par tout ce qui concerne le précieux Suaire, mais qui n'ont été surpris par ces annonces que lorsque l'opération était un fait accompli. Quelles

ont pu être les motivations inavouées des interventionnistes qui les ont poussés à un tel secret, à une telle précipitation et à l'insouciance qui en a résulté ?

Enfin, permettez-moi d'ajouter que, bien que les particules brûlées retirées du Linceul aient été soigneusement et correctement conservées à l'écart de leur emplacement d'origine sur le tissu, leur valeur pour une future datation au carbone 14 du Linceul est fortement diminuée, voire annulée. Si des matériaux ou des parties carbonisées du Linceul devaient être datés au carbone 14 au Ier siècle, les opposants sindonoclastes à l'authenticité du Linceul, qui n'étaient pas témoins de leur retrait et de leur stockage lors de l'intervention, pourraient encore rejeter la nouvelle date, la jugeant falsifiée ou manipulée.

Haut de la page

La récente rénovation du Suaire de Turin
Bryan Walsh

L'intervention secrète et inattendue exécutée sur le Suaire entre le 20 juin et le 23 juillet a pris de nombreux chercheurs du Suaire par surprise et a généré à la fois inquiétude et déception quant à une possible perte de données et aux procédures inadéquates suivies pour tenter de préserver le linceul.

En discutant de ces modifications du Linceul avec des restaurateurs professionnels, il est apparu que le Linceul était confié aux plus assidus des praticiens de la restauration et de la conservation. En général, les conservateurs et restaurateurs se divisent en deux groupes lorsqu'ils travaillent sur des objets anciens : ceux qui abordent toute action de conservation avec prudence et minimisent autant que possible les modifications apportées à l'objet, et ceux qui adoptent une approche plus audacieuse et apportent les modifications qu'ils jugent nécessaires à l'objet à conserver, tant que celui-ci est préservé.

Les observations du Dr Carla E. Spantigati, membre du Comité de conservation du Suaire, illustrent l'approche adoptée lors du récent effort de rénovation. Dans Sindone le immagini 2002, ses observations étaient décrites comme suit :

Les près de cinq siècles passés par le Suaire en compagnie de son tissu hollandais et de ses pièces ont établi une tradition stable dans la vie du Suaire, familière à des générations de fidèles et de visiteurs. Compte tenu de cette histoire et de tous ceux qui ont connu le Suaire avec ces caractéristiques, il serait sage de maintenir la situation actuelle. S'il était démontré, cependant, qu'il existait des raisons fondées de penser qu'un avantage substantiel pour la conservation du Suaire serait conféré par le retrait de ses pièces et de son tissu hollandais, alors les sentiments d'un passé

traditionnel devraient céder le pas aux besoins urgents découlant de l'Objet lui-même.

Ainsi, les conservateurs du Suaire ont apparemment procédé à cette importante altération parce qu'ils estimaient avoir de bonnes raisons de le faire. Ces raisons étaient notamment liées aux effets néfastes des matériaux carbonisés issus de l'incendie de 1532 – inquiétudes attribuées en partie au Dr Alan Adler, aujourd'hui décédé – et aux « rides de plus en plus nombreuses et néfastes sur la figure synodale, en particulier sur le visage ».

Dans ce contexte, j'ai pensé qu'il serait utile d'extraire le point de vue du Dr Adler sur les questions de conservation, extrait des enregistrements vidéo de la Conférence sur le Suaire, tenue à Richmond en 1999 et qui n'ont pas encore été publiés. Il n'a exprimé aucune inquiétude concernant les matériaux provenant de l'incendie de 1532, ni publiquement lors de cette conférence, ni dans les échanges privés que nous avons eus avec lui au cours de l'année précédant son décès.

À Richmond, ses efforts de conservation se sont concentrés presque exclusivement sur les effets de la lumière :

« Le conserver correctement (le Suaire) n'est pas une mince affaire ! »
Dr Alan Adler,
Conférence de Richmond sur le Suaire
, juin 1999.

Cette remarque a été formulée en réponse à une table ronde sur l'imagerie organisée dans le cadre de la conférence. Les participants (MM. Grundfest, Propp, Schumacher, Schwortz et Whanger) avaient formulé plusieurs remarques soulignant le potentiel de la lumière à induire des modifications potentiellement dommageables sur le Suaire.

Le Dr Adler a développé les commentaires du panel avec les commentaires suivants :

- La bilirubine, présente dans les taches de sang sur le Linceul, n'est pas stable à la lumière. Chaque fois qu'elle est éclairée, que ce soit par la lumière ambiante, une lumière fluorescente, un éclairage photographique ou même un flash, le temps presse jusqu'au moment où la bilirubine change de couleur. De plus, les effets de ces modifications chimiques induites par la lumière sur l'adhésion de la bilirubine au linge sont inconnus et pourraient être néfastes.

- L'image sur le Suaire est un carbonyle conjugué. Comme les fibres de l'image sont à saturation ou presque, contrairement au tissu environnant, celui-ci s'assombrit progressivement avec le temps,

> jusqu'à ce que l'image ne devienne qu'une silhouette, puis disparaisse complètement. Il est donc impératif d'archiver l'intégralité du Suaire, en utilisant les meilleures techniques d'imagerie disponibles, ne serait-ce que pour le préserver pour la postérité.

Suite à ces commentaires du Dr Adler, l'un des participants au panel a fait l'observation suivante :

« J'ai toujours aimé considérer le Suaire comme un site archéologique transportable… et il doit être traité comme tel. Il doit être traité comme les archéologues traitent leurs sites. Ils veillent à ne pas les piétiner, déplacer ni détruire quoi que ce soit. »

Des commentaires comme ceux-ci, et ceux d'autres personnes lors de cette conférence et d'autres conférences sur le Suaire tenues depuis lors, décrivent la teneur générale de ce que de nombreux chercheurs du Suaire attendaient comme l'approche la plus raisonnable pour tout effort de conservation ou d'exploration proposé pour le Suaire - minimiser l'exposition à la lumière, ne pas déplacer les choses et ne rien piétiner ni détruire dans tout effort futur de conservation ou de recherche.

Malheureusement, les informations fournies à ce jour par les autorités turinoises ne semblent pas constituer une « justification fondée » justifiant les modifications apportées au Suaire et à son tissu hollandais, selon les modalités et les délais prévus. Dans le cadre des travaux de conservation, le Suaire a été exposé à de longues périodes de lumière artificielle intense ; des « objets » en ont été retirés et de nouveaux y ont été ajoutés.

Les plis du Linceul sont présents sur le tissu depuis des générations. Une équipe de recherche a d'ailleurs publié plusieurs articles reliant les plis et les rides du Linceul à sa présence à Constantinople au XIIe siècle. Au moins un érudit byzantin indépendant confirme cette datation.

Attendre cinq ou dix ans supplémentaires pour évaluer ces rides plus en détail n'aurait pas mis davantage en danger le Suaire. Heureusement, nombre de ces rides n'ont pas été complètement éliminées, mais la procédure utilisée a modifié les dimensions physiques du Suaire de plusieurs centimètres. S'il existe des preuves scientifiques démontrant la nécessité et l'urgence de les éliminer, il est à espérer que le Comité de conservation publiera ces données lorsqu'il aura produit une documentation plus détaillée de ses efforts.

L'inquiétude soulevée concernant les matériaux carbonisés trouvés entre le lin du Suaire et la toile de support Holland pourrait être significative et pertinente si la composition chimique de ce matériau avait été décrite. Cependant, aucune preuve d'une évaluation chimique détaillée de ces matériaux, réalisée avant le retrait de la

toile de support, n'a encore été présentée. Si le matériau carbonisé ne réagit pas avec le lin du Suaire, il n'y aurait aucune urgence à le retirer et la justification de cette mesure serait atténuée.

Compte tenu de la situation actuelle, nous devons nous concentrer sur l'identification de tout problème de données éventuel résultant de cette intervention, en notant toute insuffisance procédurale apparente et en mettant en évidence les nouvelles informations possibles recueillies lors de l'intervention dans le but d'aider la Commission de conservation du Suaire à aborder ces questions dans sa prochaine publication scientifique.

Nouvelles informations :

1. Imagerie – Des images photographiques de haute qualité et haute résolution, dont quelques-unes sont publiées dans Sindone le immagini 2002, promettent d'améliorer le niveau de détail accessible aux chercheurs et au grand public. De plus, l'imagerie du revers du Linceul avec le même système d'imagerie de haute qualité ajoute un nouvel ensemble de données à évaluer. À titre d'exemple, l'évocation alléchante d'une image du visage de l'Homme du Linceul sur le tissu du revers suscite déjà le débat au sein des cercles de recherche sur le Linceul. De plus, les images vidéomicrographiques de divers sites du Linceul devraient enrichir encore les connaissances disponibles.

2. Études spectrographiques : des mesures de réflectance et de fluorescence UV/VIS, ainsi que des mesures spectroscopiques Raman, ont été effectuées à différents endroits du tissu après le retrait des pièces et des matériaux carbonisés. Selon le nombre de mesures effectuées, ces données devraient enrichir considérablement nos connaissances physiques et chimiques sur le Suaire. Nous espérons que les données détaillées et leur évaluation seront présentées dans le rapport détaillé qui sera rédigé par les autorités turinoises.

La liste qui suit vise à identifier certains des principaux sujets de préoccupation découlant de la récente intervention. Elle ne se veut pas exhaustive. D'autres pourraient la compléter pour la rendre aussi utile et complète que possible.

Problèmes de données possibles :

1. Provenance – L'extraction et le retrait manuels des matériaux carbonisés du Suaire compromettent la provenance des matériaux extraits et limitent leur utilité pour divers tests scientifiques, notamment une éventuelle datation au radiocarbone. À moins qu'une documentation détaillée, fil par fil, n'ait été réalisée lors de l'intervention, des données précieuses reliant les caractéristiques physiques et chimiques de chaque fil à son emplacement précis sur le linceul auraient pu être perdues. Il est à espérer qu'un enregistrement complet et détaillé de chaque étape du

retrait de chaque matériau carbonisé sera disponible à l'avenir afin de pallier les limitations liées à ces extractions.

2. Exposition à la lumière – Les photos documentaires de Sindone le immagini 2002 montrent le Linceul directement exposé à la fois à un éclairage artificiel zénithal et à un éclairage artificiel dirigé par les deux conservateurs lors de la couture du nouveau tissu de support. De plus, le photographe a peut-être utilisé un éclairage distinct pour prendre les photos documentaires présentées. De plus, l'imagerie numérique haute résolution contrôlée par portique a peut-être également utilisé une forme d'éclairage. Cet effort de conservation ayant duré plus d'un mois, il semblerait que le Linceul ait été exposé pendant une période prolongée à une lumière artificielle intense, susceptible d'exacerber les problèmes chimiques relevés à Richmond par le Dr Adler. On ignore si des analyses comparatives de couleur et d'intensité ont été réalisées au début et à la fin de cette intervention afin de fournir des mesures possibles des modifications induites sur le tissu du Linceul. Bien entendu, si de telles analyses ont été réalisées, les résultats devraient être publiés.

3. Contamination biologique exogène – Les photos documentaires mentionnées ci-dessus montrent également plusieurs personnes visitant le Suaire lors de sa restauration, ainsi que les deux conservateurs travaillant sans vêtements de protection. L'absence de gants de protection a entraîné la présence probable de micro-particules de peau, de résidus d'ADN, de sébum, de micro-particules de vêtements, de pollen et d'autres débris transportés par les personnes ayant visité le Suaire pendant la restauration. L'ampleur de cette contamination supplémentaire est inconnue.

4. Nature du nouveau tissu « Holland » : le nouveau tissu de support, décrit comme une longueur de lin brut achetée en Hollande il y a une cinquantaine d'années, pourrait contenir des réactifs chimiques inconnus. Des agents de blanchiment sont souvent utilisés dans les lins modernes, et ce lin a été lavé plusieurs fois pour le désencoller et l'assouplir. La méthode précise de lavage n'est pas décrite. De ce fait, il existe un risque d'interaction chimique entre le nouveau tissu « Holland » et le Linceul, si le nouveau tissu n'est pas totalement inerte vis-à-vis du lin du Linceul. Une telle interaction pourrait fausser les futures évaluations spectroscopiques ou autres, qui pourraient s'avérer utiles ou nécessaires. Le Comité de conservation pourrait peut-être, dans la documentation scientifique à venir, fournir des détails sur la procédure de lavage et la composition chimique du nouveau tissu de support, ainsi que des informations chimiques sur l'ancien tissu de support.

5. Techniques problématiques : l'utilisation d'appareils mécaniques pour retirer les matières carbonisées du tissu a pu contaminer le tissu environnant, faute de gants ni de vêtements de protection. De plus, un vaporisateur à ultrasons a été utilisé, bien que son utilisation ne soit pas clairement définie. Ce type de vaporisateur est parfois utilisé par certains restaurateurs pour éliminer les plis des

tissus anciens. Si le vaporisateur a été utilisé pour éliminer les plis en les soumettant à la vapeur d'eau, cette procédure a pu modifier la répartition physique de divers sels présents sur le tissu, notamment ceux découverts par le Dr Adler par spectroscopie IRTF et spectrométrie de masse. La répartition de ces sels pourrait indiquer des problèmes de contamination de l'échantillon lors de la datation au radiocarbone de 1988. Malheureusement, si un vaporisateur a été utilisé dans la zone d'échantillonnage au radiocarbone, les sels incrustés ont pu migrer suite à leur interaction avec la vapeur d'eau. Par conséquent, chaque utilisation du vaporisateur devra être détaillée dans toute documentation ultérieure.

Questions de procédure :

1. Accès libre – les travaux de rénovation ont été réalisés dans une zone facilement accessible aux dignitaires en visite et aux non-spécialistes qui n'étaient pas directement impliqués dans les travaux de restauration. Cet accès a compromis le secret requis – mais pas pour la communauté de recherche sur le Suaire – et a introduit des sources supplémentaires de contamination inorganique et organique. Toute recherche ou tout travail de conservation futur devrait se dérouler dans un environnement de type « salle blanche » dont l'accès est strictement contrôlé.

2. Absence de vêtements de protection – Les deux conservateurs les plus directement en contact avec le Suaire ne portaient pas de vêtements de protection pendant leur travail. Leurs mains ont été en contact direct avec le Suaire à de nombreuses reprises, ce qui a aggravé la contamination du tissu. Les futurs chercheurs devraient être tenus de porter des gants et autres vêtements de protection afin de minimiser les risques de contamination supplémentaire.

3. Consultation – Alors que le Comité de conservation du Suaire a passé plus de dix ans à discuter des éléments de l'effort de conservation qui venait d'être entrepris et que les autorités turinoises avaient sollicité des propositions pour de futures recherches scientifiques sur le Suaire il y a deux ans, pratiquement personne en dehors du Comité n'était au courant de la nature des travaux envisagés. L'approche non consultative de la restauration a gravement porté atteinte au sentiment de coopération internationale en matière de recherche qui s'était développé ces dernières années. Pour éviter ce problème à l'avenir, une commission devrait être créée, peut-être sous l'égide de l'Académie pontificale des sciences, afin de guider tout accès futur au Suaire et de garantir que tous les points de vue soient entendus de manière juste et équitable avant toute recherche ou tout autre effort de conservation.

Conclusion

L'intervention qui vient d'avoir lieu a probablement entraîné la perte de données précieuses en raison du protocole expérimental utilisé. Cette perte de données n'aurait pas dû se produire. Une mesure aussi simple que les mesures UV/VIS et

Raman avant le retrait des patchs ou des matériaux carbonisés aurait pu conserver au moins une partie des données souhaitées par les chercheurs.

D'après tous les rapports, le niveau de fabrication lors de l'application du nouveau tissu de support était techniquement de premier ordre et la nouvelle méthodologie de stockage - étaler le linceul à plat sans tension dessus - devrait conserver les plis et les rides qui restent dessus.

À l'avenir, afin d'assurer la collaboration et la meilleure conception expérimentale possible, les autorités turinoises devraient tout mettre en œuvre pour coordonner toute intervention avec le groupe le plus large possible de chercheurs internationaux. Elles n'ont pas besoin de divulguer le lieu et la date d'une intervention, mais doivent être disposées à discuter et à débattre de tout plan d'intervention, éventuellement sous l'égide d'une commission indépendante.

Haut de la page

Commentaires sur la restauration du Suaire de Turin
Prof. Alan D. Whanger

En tant que participant à la conférence tenue à Turin en mars 2000 pour un groupe limité de chercheurs du Suaire à des fins d'examen et de planification, j'ai été invité à nouveau à Turin par le cardinal Poletto pour une réunion le 20 septembre 2002 afin d'obtenir une explication des récentes procédures de restauration et de préservation qui ont été effectuées sur le Suaire en juin et juillet 2002. Comme je n'ai pas eu connaissance de ces procédures avant août, j'ai eu un grand intérêt pour ce qui avait été fait ou non fait lorsque les patchs ont été retirés et le tissu de support remplacé.

Lors de la réunion du 20 septembre, des présentations ont été faites par le cardinal Poletto, gardien du Saint Suaire ; Mgr Giuseppe Ghiberti, président du comité diocésain pour le Saint Suaire ; par le professeur Piero Savarino, conseiller scientifique du gardien ; et par le Dr Mechthild Flury-Lemberg, restauratrice. Ces présentations étaient accompagnées de nombreuses photographies et vidéos.

La raison du retrait des pièces et du support d'origine était la présence d'une importante accumulation de matériaux brûlés lors de l'incendie de 1532, ainsi que d'autres débris sous les pièces et sur le support, susceptibles d'avoir des effets néfastes considérables à long terme sur le Suaire et les images. Chaque pièce et les débris associés ont été conservés et étiquetés pour des recherches ultérieures. Le seul travail effectué sur la face avant du Suaire a consisté à retirer des morceaux de tissu carbonisé encore attachés à des fils, à l'aide d'une pince ou d'un léger grattage.

Une micro-aspiration des particules de carbone immédiatement autour des trous de brûlure a été réalisée, et le matériau a été conservé.

Afin de renforcer le Linceul en vue de futures expositions et d'études scientifiques, un nouveau tissu de support a été fixé autour de chaque trou de brûlure et à d'autres endroits par une couture minutieuse avec un fil de soie très fin. Le Dr Flury-Lemberg était assurément hautement qualifié et compétent pour réaliser ce travail minutieux.

Des photographies et des images numériques en pied ont été réalisées au recto, puis au verso, après retrait du support. D'autres études d'imagerie ont également été réalisées au verso avant la pose du nouveau support. Des échantillons de ruban adhésif ont été prélevés au verso.

Après ces présentations, plus de deux heures de questions et de discussions ont suivi, ponctué d'échanges d'opinions et de réactions variées. Nous sommes ensuite allés voir le Suaire lui-même, remis à plat dans son lourd conteneur métallique et recouvert d'une vitre protectrice. Nous avons pu nous approcher presque du bord du conteneur. Seules des observations superficielles ont pu être faites, l'éclairage étant plutôt tamisé, le Suaire étant observé de côté et notre temps étant limité.

Le Suaire a un aspect assez différent sans les patchs. En m'habituant à sa nouvelle apparence, j'ai ressenti une amélioration : on distingue mieux le Suaire lui-même et les différents patchs ont disparu. Les nouvelles coutures ne sont visibles qu'à l'œil nu.

Nous avons tous été invités à la conférence de presse du lendemain. Seule une partie des propos tenus lors de cette conférence a été traduite ou présentée en anglais, mais je pense que la plupart des informations ont été présentées aux médias comme la veille. Après la séance de questions-réponses, nous avons de nouveau eu l'occasion d'admirer le Suaire dans la cathédrale et avons pu faire le tour complet du conteneur.

Nous avons tous reçu deux livres magnifiquement réalisés : l'un reprenant les résultats de la numérisation d'une partie du verso réalisée en 2000, et l'autre réalisé après la récente restauration. Nous avons également reçu un CD contenant cinq images.

En conclusion, j'ai été heureux d'apprendre le soin apporté à la restauration et que tous les matériaux retirés ont été identifiés et conservés pour des études ultérieures. J'ai mieux compris la raison de ce secret : le Linceul a dû rester hors de son écrin pendant les longues procédures de restauration et était donc beaucoup plus vulnérable que d'habitude.

Nos recherches (celles de mes collègues du CSST et les miennes) portent essentiellement sur les détails fins des nombreuses images non corporelles peu lumineuses du Suaire et sur les particules microscopiques, notamment les grains de pollen, en relation avec les images florales. N'ayant vu qu'une très petite représentation des photographies et des images numériques récentes, je ne peux pas encore dire si elles seront adéquates pour nos études détaillées. Nous ne pouvons pas encore dire quels changements subtils ont pu se produire dans les images corporelles elles-mêmes ces dernières années.

D'importantes mesures de restauration et de conservation ont été réalisées sur le Suaire. Nous ignorons quelles études de recherche, parmi les nombreuses proposées, pourraient être autorisées à l'avenir, mais nous espérons qu'elles incluront des études d'images numérisées méticuleuses de zones spécifiques non corporelles. Ces études permettront de mieux identifier l'Homme du Suaire, de mieux cerner et apprécier les circonstances complexes de la Crucifixion, de dater avec précision le Suaire et de localiser son origine, ainsi que de mieux comprendre la nature du processus de formation des images. Ces études scientifiques, réalisables, peuvent grandement contribuer à contrer l'idée encore répandue selon laquelle le Suaire serait une production artistique médiévale, et peuvent aider ceux qui cherchent sérieusement des réponses importantes à trouver sur cet objet unique.

Haut de la page

Le nouveau Suaire de Turin restauré par Ian Wilson

Pendant plus de quatre siècles, le Linceul a été cousu sur une pièce de « tissu hollandais » du XVIe siècle, ce qui a empêché l'accès à son envers, et donc son examen complet. Durant cette même période, une trentaine de pièces, certaines cousues en 1534, d'autres par des réparateurs ultérieurs, ont masqué les trous défigurants causés par l'incendie du Linceul en 1532. Nécessaires à la couture de ces pièces sur des parties encore intactes du tissu, elles ont dissimulé ces zones ainsi que celles trouées et marquées par l'incendie.

Après trente-deux jours de travaux de restauration, menés du 20 juin au 22 juillet par la restauratrice textile suisse Mechthild Flury-Lemberg et son assistante Irene Tomedi, le tissu de support et les pièces ont été retirés, et le Linceul est désormais ce que les autorités ecclésiastiques ont officiellement qualifié de « nu ». L'opération, menée dans la nouvelle sacristie de la cathédrale de Turin, construite après l'incendie de 1997, s'est déroulée dans le plus grand secret, notamment en raison des inquiétudes suscitées par les événements du 11 septembre concernant la sécurité du Linceul pendant son séjour hors de sa protection. Malheureusement, lorsque la nouvelle de ces travaux a été divulguée par le journaliste romain Orazio

Petrosillo, de vives protestations ont été exprimées, affirmant que les conseils des experts du Linceul avaient été ignorés et que des preuves microscopiques potentiellement vitales avaient été détruites par le processus de restauration.

Se déclarant « aigri » par ces critiques, le cardinal Severino Poletto, archevêque de Turin et gardien officiel du Suaire au nom du Pape, a tenu une conférence de presse le 21 septembre pour présenter le Suaire sous sa nouvelle forme et expliquer les véritables tenants du travail de conservation. La veille de cette conférence, lui-même et les responsables turinois les plus proches du Suaire ont invité une trentaine d'observateurs internationaux du Suaire à une présentation spéciale, dont moi-même.

Ayant voyagé d'Australie dans un délai très court pour profiter de cette invitation, j'ai été très soulagé de constater que ces allégations alarmistes étaient totalement infondées. Le prétendu « dénudage » du Suaire n'a absolument pas altéré son aspect visuel. Au contraire, le retrait des patchs met désormais en valeur l'image essentielle, et des parties auparavant masquées, comme la tache de sang sur un côté de la blessure, ont été révélées pour la première fois. De plus, toute évaluation raisonnée du travail effectué ne peut qu'être admirative du soin minutieux et du professionnalisme absolu.

Le Linceul est actuellement conservé dans une chapelle latérale à gauche du maître-autel de la cathédrale de Turin, sous ce qui, vu de l'extérieur, ressemble à un autel plutôt simple, en forme de boîte. Dans la nuit du 20 septembre, les deux moitiés de cette « boîte » ont été séparées pour révéler le Linceul, disposé sur toute sa longueur et à plat, dans un récipient intérieur protégé par une vitre de protection. Nous avons été admis dans la chapelle par groupes de douze, la vitre de protection nous permettant d'observer le Linceul au plus près, sans compromettre sa sécurité.

Visuellement, les trous désormais révélés sont à peine plus visibles que les pièces qui les recouvraient auparavant. Les conservateurs Flury-Lemberg et Tomedi, lors de leur retrait minutieux des pièces et de la toile de support, furent de plus en plus étonnés par la quantité de débris de carbone accumulés sous ces pièces. Les nombreux roulages et déroulements du Linceul pour l'exposition, au cours des siècles depuis 1534, avaient provoqué une abrasion répétée des bords calcinés aux endroits percés par le feu. L'acidité des particules de débris de carbone délogées, leur accumulation derrière chaque pièce représentait un danger permanent pour le Linceul. Les articles de presse alarmistes suggéraient que ces débris, et donc leur valeur potentielle en tant que preuve historique et scientifique, avaient été détruits ou, au mieux, collectés sans précaution et sans discernement. Or, ni l'un ni l'autre ne fut le cas. Les matériaux accumulés derrière chaque pièce, dont certains étaient en cours d'abrasion, furent soigneusement collectés et enregistrés, puis scellés dans des boîtes spécifiques à chaque site d'où ils avaient été retirés. L'ensemble de ces boîtes est conservé sous la garde du cardinal Poletto en attendant des propositions sur la meilleure façon de les examiner scientifiquement, l'intention étant

certainement que chaque infime élément de preuve soit mis à la disposition de ceux qui sont les plus compétents pour l'étudier.

Une autre critique a été formulée : après avoir retiré l'ancien tissu de support du XVIe siècle, Mechthild Flury-Lemberg aurait cousu le Linceul sur un nouveau tissu de support, empêchant ainsi un accès facile à son dessous. Mais cela avait été fait uniquement et spécifiquement pour faciliter de nouvelles expositions du Linceul, durant lesquelles, comme traditionnellement, il aurait dû être présenté verticalement. Le tissu de remplacement choisi, ironiquement originaire de Hollande comme celui utilisé en 1534, n'est pas nouveau : il avait été acheté il y a des décennies par le père de Flury-Lemberg pour un usage domestique, et n'avait en fait jamais été utilisé jusqu'à présent. Il a été spécialement sélectionné pour n'avoir subi aucun traitement aux teintures, amidons, agents de blanchiment et autres contaminants potentiels, et sa couleur naturelle s'harmonise parfaitement avec celle du Linceul. Même le fil utilisé pour les milliers de points a été spécialement sélectionné parmi la soie la plus fine, de sorte qu'en cas de tension excessive, il se romprait avant de couper les fils du Linceul.

Le retrait du tissu de protection a permis d'observer pour la première fois l'envers du Linceul dans son intégralité, et toutes les possibilités ont été exploitées pour la photographie conventionnelle, la numérisation et d'autres techniques. Parmi les découvertes notables, on peut citer le fait que, bien que l'image du corps ne transparaît généralement pas sous le Linceul, une exception notable est l'image des cheveux, notamment des deux mèches latérales encadrant le visage. Une explication possible de cette transparence pourrait être le contact direct du tissu avec les huiles capillaires, naturelles et artificielles, qui avaient enduit les cheveux, celles-ci, comme le sang, étant absorbées par le dessous. Les taches de sang sont visibles presque aussi clairement et complètement sur le dessous que sur la face du tissu qui (théoriquement) aurait été en contact direct avec le corps crucifié. Un nouveau livret superbement produit par Don Giuseppe Ghiberti, Sindone le imagini 2002 Shroud images avec texte en anglais et en italien, comprend une photographie couleur pleine longueur de 3 pieds de large de ce dessous, illustrant clairement ces détails.

Une autre inquiétude alarmiste soulevée concernait l'effacement de plis, témoins essentiels de la façon dont le Linceul était plié au cours des siècles précédents. Cette allégation s'est également révélée infondée. La faible luminosité sous laquelle nous avons observé le Linceul la nuit du 20 septembre a particulièrement favorisé la mise en évidence de plis et autres irrégularités à sa surface, et, chose rassurante, celles-ci étaient encore bien visibles. Et précisément grâce au retrait des pièces, la continuité de certaines des lignes de plis les plus anciennes est apparue pour la première fois. Il a été souligné que ces pièces étaient responsables de la formation de certains plis, et qu'avec leur retrait, certaines lignes de plis avaient tout simplement disparu. Mais aucune tentative n'avait été faite pour effacer les anciens plis, comme on l'avait craint au départ.

Une autre critique formulée à l'encontre du travail de Mechthild Flury-Lemberg et d'Irène Tomedi était qu'il avait été réalisé à la hâte et sans consultation préalable. Or, comme l'a expliqué Don Giuseppe Ghiberti, s'exprimant au nom de l'archidiocèse de Turin, une commission spécifiquement chargée d'examiner les questions de conservation du Suaire avait été constituée dès 1992, à l'époque du cardinal Saldarini. L'autorisation expresse de retirer les pièces et la toile de fond avait été demandée au propriétaire officiel du Suaire, le pape Jean-Paul II, par lettre datée du 10 novembre 2000. Pour souligner que lui et ses collaborateurs ne cachent rien, le cardinal Poletto a lu le texte intégral d'une lettre du cardinal Sodano, secrétaire d'État du Vatican, datée du 3 novembre 2001, l'autorisant expressément et sans équivoque à mener à bien ces travaux. Comme cela a été souligné lors de la réunion, l'idée de retirer le tissu de support avait été approuvée même à l'époque où le Suaire était encore la propriété de la famille Savoy, c'est-à-dire avant 1983, l'accord étant que si le tissu était détaché, il serait restitué à la famille Savoy.

Sur le plan personnel, ce séjour à Turin m'a permis d'admirer le Suaire dans son nouvel écrin pour la première fois. Grâce à la hauteur de la table d'exposition et au verre de protection, il était possible d'étudier les détails à une distance d'à peine trente centimètres, l'un des points les plus émerveillants étant la finesse et la quasi-invisibilité des coutures de Mechthild Flury-Lemberg et d'Irène Tomedi. Grâce à la nouvelle observation du Suaire à la lumière artificielle, certaines craintes que je nourrissais quant à la décoloration de l'image – éveillées lors de mon observation en mars 2000 – ont été dissipées.

Depuis près de quatre décennies que je m'intéresse activement au Suaire, j'ai souvent constaté une certaine indifférence à l'égard des « Suaires » anglophones de la part des Turinois. C'est pourquoi je suis heureux que cette récente occasion, ainsi que le Symposium de Villa Gualino en mars 2000, aient été marqués par la grande ouverture et la cordialité dont ont fait preuve le cardinal Poletto et ses collaborateurs. Alors que les archevêques de Turin précédents se contentaient souvent de quelques mots d'introduction lors des réunions consacrées au Suaire, laissant le reste à leurs responsables, le cardinal Poletto manifeste un intérêt profond et personnel pour le Suaire. Il a régulièrement visité les lieux pour observer les travaux de conservation de Flury-Lemberg et Tomedi pendant la durée de ces travaux, et il s'exprime avec une grande autorité sur le sujet, en observant directement et avec le cœur, plutôt qu'en s'appuyant sur des textes préparés par d'autres. L'excellente initiative lancée par la convocation du Symposium de Villa Gualino en mars 2000 se poursuit visiblement. De mon point de vue personnel, les Turinois ne méritent pas de critiques sévères, mais les plus chaleureuses félicitations pour leurs efforts récents, et je suis convaincu que le Suaire n'a jamais été entre des mains plus compétentes et plus attentionnées.

Haut de la page

Frederick T. Zugibe, MD, Ph.D.

Des conférences et des présentations de diapositives et de vidéos ont eu lieu au séminaire, via XX Settembre, 83, de 19h à 21h30. Après quoi, nous avons pu admirer le Suaire postopératoire dans toute sa splendeur. Après l'avoir vu, le cardinal Poletto a sollicité les commentaires des différents invités. J'ai salué le travail remarquable de Mechthild Flury Lemberg, experte en textiles du Suaire, et de sa collaboratrice Irene Tomedi, témoignant de ma connaissance de ce type de savoir-faire, mon épouse étant créatrice de mode et pratiquant également la broderie fine.

Cependant, j'ai ensuite souligné que, pour des raisons évidentes, des chercheurs sérieux du Suaire, issus de diverses disciplines, auraient dû être consultés avant de se lancer dans un projet aussi irrévocable, car ces manipulations pourraient avoir de graves conséquences sur les recherches futures sur le Suaire. J'ai ensuite exprimé mon regret de constater que Lemberg et Tomedi ne portaient ni gants chirurgicaux ni vêtements anti-poussière, car les nombreux mouvements des mains au contact du Suaire lors des laborieuses opérations de couture, comme le montre la présentation vidéo, auraient entraîné le dépôt de sébum et de nombreuses cellules épithéliales sur le tissu.

Ce type de contamination du Suaire pourrait sérieusement influencer l'ADN et d'autres analyses. Les vêtements qu'ils portaient pourraient également avoir libéré de fines particules sur le tissu, aggravant ainsi la contamination. J'ai insisté sur le fait qu'il n'y avait aucune excuse pour ne pas porter de gants chirurgicaux de qualité, car même les chirurgiens ophtalmologistes et les microchirurgiens en portent lors d'opérations chirurgicales extrêmement délicates. L'opération a été un succès, sans aucun doute, mais le patient est-il décédé ?

Haut de la page

Une pétition au pape Jean-Paul II

Une pétition est en cours d'élaboration auprès du pape Jean-Paul II suite aux modifications controversées apportées au Suaire l'été dernier. Le texte de la pétition est reproduit ci-dessous, suivi d'instructions pour les personnes souhaitant la signer.

PÉTITION À SA SAINTETÉ LE PAPE JEAN-PAUL II

À la lumière des récentes modifications apportées au Suaire de Turin, nous, soussignés, sommes profondément préoccupés par l'étude scientifique future de cet objet précieux, chéri par de nombreuses personnes dans le monde entier.

Nous demandons à Votre Sainteté d'envisager de nommer une commission internationale composée de scientifiques respectés et d'autres personnes compétentes, pour donner des conseils sur toutes les questions relatives à la conservation du Suaire, aux tests scientifiques et à la préservation à long terme en tant qu'objet d'étude.

Nous espérons qu'une telle commission comprendrait également des représentants de l'Académie pontificale des sciences, du Musée du Vatican et de la Commission pontificale pour le patrimoine de l'Église.

Nous demandons en outre que la commission fonctionne sur la base d'un examen par les pairs avant de recommander toute proposition, qu'elle invite le public à formuler des commentaires sur les questions qui lui sont soumises et que ses délibérations soient publiées régulièrement.

Nous pensons que la création d'une telle commission contribuera de manière significative à faire progresser notre compréhension de cet objet fascinant.

---- ---- ---- ---- ---- ---- ---- ---- ---- ---- ----

Cette pétition a déjà été envoyée. Toute personne souhaitant la soutenir peut le faire en écrivant directement à :

Secrétaire d'État du Vatican
Cité du Vatican
Rome, Italie

Haut de la page

DIRECTIVES POUR LA SOUMISSION DE COMMENTAIRES : Cette page n'est pas conçue pour être un forum d'attaques personnelles, dirigées contre un groupe ou un individu. Les auteurs sont priés de s'en tenir aux faits scientifiques, d'exprimer clairement leurs opinions et de les justifier de manière civilisée et professionnelle. Il serait particulièrement utile que les participants ne s'éloignent pas trop de leur domaine d'expertise. Bien que je ne limite pas la longueur des commentaires (du moins pour le moment), je demande à chacun d'être aussi bref que possible. Cette page n'est pas conçue comme un forum d'information pour le grand public, mais plutôt comme un forum pour les experts qualifiés qui ont participé ou participent activement à des recherches sérieuses sur le Linceul. Comme toujours, je me réserve le droit de modifier tout document soumis pour publication sur ce site web, même si j'espère que cela ne sera pas nécessaire. **Les commentaires et opinions exprimés ici n'engagent que leurs auteurs. Leur**

publication sur cette page est strictement informative et ne constitue pas une approbation de la part de l'éditeur de ce site.